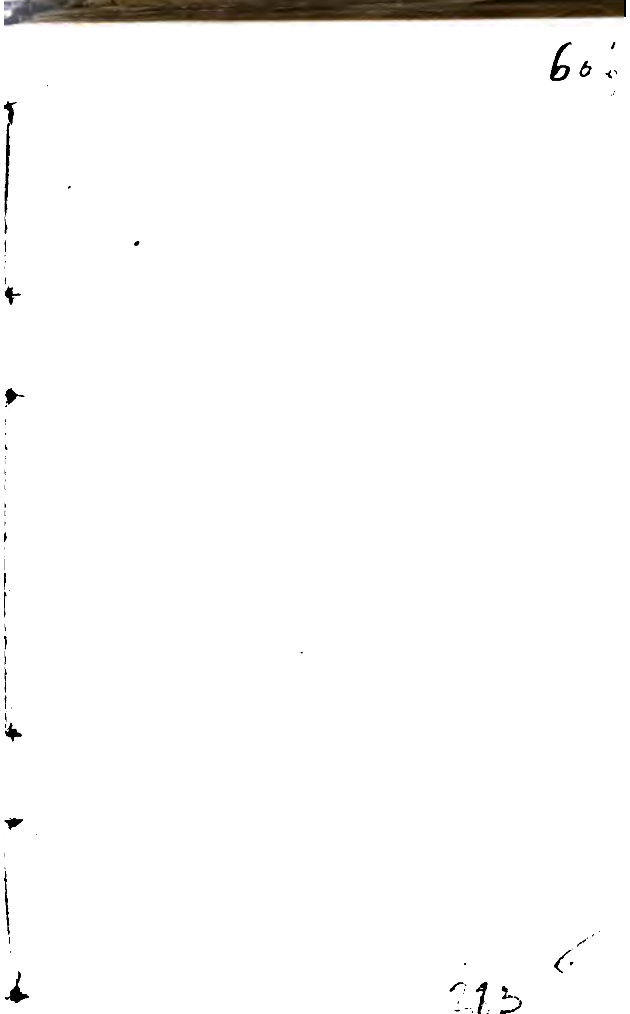





60
213

HISTOIRE SECRETE DE HENRI IV.

ROI DE CASTILLE.

Caumont de la Force, Charlotte Rose de

A VILLE FRANCHE.
Chez PIERRE & HENRY.

M. DCC. LXV.



AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

ON m'a aſſuré que cette Hiſtoire avoit été trouvée avec quelques autres de même nature, parmi les papiers d'une Dame Illuſtre qui eſt morte depuis un an ou deux. Les liaiſons que cette Dame avoit avec ceux de qui nous avons les meilleurs Ouvrages qui ayent paru en ce genre, pourroient faire croire que celui-ci eſt de la même main. Mais ce n'eſt point par cette prévention qu'on en doit juger : c'eſt par l'Ouvrage même, qui a été d'autant plus eſtimé de tous ceux à qui je l'ai fait voir, qu'on a peu vu de Romans écrits de la ſorte. La plupart des Romans ſont peu naturels, & pour le ſtyle & pour les ſentimens ; au lieu qu'ici on trouvera

la nature toujours repréſentée telle qu'elle eſt, ſans qu'on ait cherché à en flatter & à en déguiſer la foibleſſe & la bizarrerie. A l'égard du ſtyle, on verra bien qu'il eſt d'une main habile, qui a cherché à faire trouver dans ce qu'il écrit plus de ſentimens que de paroles; & c'eſt encore en cela qu'on trouvera cette Hiſtoire différente des Romans ordinaires: auſſi n'eſt-t-elle Roman qu'en quelques circonſtances, comme m'en ont aſſuré ceux qui ont lu les Hiſtoriens d'Eſpagne.

Si elle plaît, elle ſera bientôt ſuivie de quelques autres qui paroiſſent de la même main, & qui ont été trouvées parmi les mêmes papiers.

HISTOIRE



HISTOIRE SECRETE DES AMOURS D'HENRI IV. ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

LIVRE PREMIER.

LE Mariage de Henri IV. Roi de Castille avec Blanche de Navarre, ayant été déclaré nul par le Pape Nicolas V. cette malheureuse Princesse quitta sa place à Jeanne de Portugal, qui étoit la plus belle femme de l'Europe.

Le Roi étoit un Prince magnifique; il n'épargna rien pour bien recevoir sa nouvelle épouse; il lui fit faire à Leon la plus superbe entrée dont l'Histoire d'Espagne ait jamais parlé; & l'Archevêque de Seville (Alphonse de Fonseca, qui entroit dans toutes les inclinations du Roi, dont il avoit jusques-là gouverné l'esprit,) traita toute la Cour, & par une galanterie qui étoit en usage en ce temps-là; il fit servir dans un festin magnifique, deux grands bassins remplis de bagues d'or, de toutes sortes de pierreries d'un travail admirable: c'étoit pour les Dames qu'un mets si nouveau & si éclatant étoit servi; la Reine en fit la distribution: mais le Roi voulant porter la galanterie plus loin, commanda à la Reine de faire présent de sa bague à celui de tous les Cavaliers qui lui plairoit le plus; ordon-

nant aux autres Dames de faire la même chose.

La Reine prenant sa bague, la présenta au Roi; & le Roi disant qu'il ne vouloit pas être compté, la donna à Bertrand de la Cueva, Comte de Ledésma, qui commençoit à être son Favori.

L'action du Roi donna de la jalousie à tous les autres Seigneurs, qui voyoient par là qu'on leur préferoit le Comte de Ledésma : mais le Roi parut jaloux lui-même, quand il vit qu'une des plus belles Dames de l'Assemblée, nommée Catherine de Sandoval, donnoit sa bague à Alphonse de Cordoue.

Le Roi avoit aimé cette Dame, & le chagrin qu'il fit paroître pour lors, fit croire qu'il l'aimoit encore. Il regarda Alphonse avec un visage irrité, & qui sembla le menacer de la disgrace qui lui arriva quelque temps après. Mais ce jeune Sei-

gneur ne s'apperçut point du chagrin du Roi : il avoit lui-même un trop grand sujet de chagrin. La faveur qu'on avoit faite au Comte de Ledésma, l'avoit percé jusqu'au fond du cœur ; & il ne reçut qu'avec une espece de répugnance, la bague que lui présenta Catherine de Sandoval ; parce qu'il auroit souhaité celle de la Reine. Personne ne devina sa pensée, & on fut bien plus surpris que Catherine de Sandoval l'eût choisi pour lui donner sa bague, que de ce qu'il la recevoit froidement ; parce qu'on savoit que depuis quelque temps, ils ne se parloient plus : l'Assemblée se sépara ; chacun s'en retournant avec la joye ou le chagrin dans le cœur, selon les diverses passions dont il étoit agité. On connoîtra dans la suite de cette petite Histoire, les intérêts différens des personnes dont nous parlons.

Alphonse de Cordoue étoit d'une des premieres Maisons d'Espagne ; & quoique sa famille ne fut pas dans l'éclat où elle avoit été autrefois, il ne le cédoit qu'aux personnes de la Maison Royale. C'étoit un de ces jeunes Seigneurs qui ont beaucoup de cœur, de vanité & de présomption, mais peu de conduite : il n'avoit pas assez de bien pour se passer de la faveur ; & il n'avoit pas assez d'adresse pour la trouver. Il avoit l'ame fort belle, un grand fonds de générosité, de la probité même autant qu'on en peut trouver dans un jeune homme qui aime le plaisir. Il avoit été enfant d'honneur du Roi dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince d'Espagne ; mais il n'avoit pu s'en faire aimer ; soit qu'il n'eut pas assez de complaisance pour un Prince qui vouloit qu'on en eut une extrême pour lui, soit que leurs inclinations ne s'accordassent pas.

Ainsi, le Prince, qui en succédant au Roi son pere, avoit répandu ses bienfaits sur les jeunes Seigneurs qui avoient paru attachés à son service, n'avoit rien fait pour Alphonse.

Il étoit donc à la Cour sans avoir de charge qui le distinguât, & il souffroit sa disgrace avec toute l'indifférence dont un homme qui se piquoit assez de mépriser toutes choses, étoit capable. Quand il crut trouver bientôt dans l'amour de quoi se consoler de sa fortune ; il devint amoureux de Catherine de Sandoval, qui étoit sans contredit la Dame la plus accomplie de la Cour. Elle étoit belle ; mais son esprit & son cœur étoit d'un caractere encore plus engageant que sa beauté. Alphonse qui étoit fort bien fait, & qui avoit parmi les femmes autant de complaisance, qu'il en avoit peu parmi les hommes, trouva bientôt l'art de lui plaire. Ils commencerent à s'ai-

mer de la meilleure foi du monde : mais leur amour ne pouvoit produire l'établiſſement ni de l'un ni de l'autre. Alphonſe avoit peu de bien ; Catherine de Sandoval en avoit encore moins que lui : & leur mariage n'étoit capable que de faire deux malheureux.

Il y avoit à la Cour un grand parti, ſur lequel les plus grands Seigneurs d'Eſpagne jettoient les yeux : c'étoit la Comteſſe de Saint Etienne, petite fille du Connétable *Alvare de Lune*, dont le malheur eſt ſi célebre dans l'Hiſtoire, (il eut la tête coupée ſous Jean II. pere de Henri.) Cette Comteſſe étoit la meilleure amie de Catherine de Sandoval ; elles étoient toutes deux de même âge, elles avoient été élevées enſemble, & c'étoit aſſez que l'une ſouhaitât une choſe, pour la faire approuver de l'autre. C'eſt ce qui fit venir la penſée à Catherine de mé-

nager pour son amant le mariage de la Comtesse. C'étoit un effort de générosité peu ordinaire à une amante, que de vouloir elle-même se priver de son amant. Mais Catherine étoit une personne extraordinaire; elle n'aimoit que l'avantage d'Alphonse : & ne trouvant pas en sa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crut que bien loin de faire quelque chose qui démentit son amour, ce seroit le signaler, que de marier son amant à une personne plus riche qu'elle, lui donnant par ce moyen, la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir.

Elle commença donc à s'appliquer aux moyens de faire réussir son dessein : elle y trouva toutes les dispositions qu'elle pouvoit souhaiter; la Comtesse qui avoit vu souvent Alphonse, avoit conçu pour lui des sentimens qui passoient l'estime; elle

avoit même souhaité plusieurs fois que ce jeune Seigneur eut moins d'attachement pour Catherine, & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidele : elle n'osoit pourtant, ou elle ne vouloit pas s'en flatter, soit qu'elle crut Alphonse incapable de changer, soit qu'elle fît scrupule d'enlever à son amie, une conquête qui lui appartenoit si justement.

Ce n'étoit pas les seules dispositions favorables qui se trouvoient à l'établissement d'Alphonse : si la générosité obligeoit Catherine à penser à ce mariage, & si l'amour le faisoit souhaiter à la Comtesse de Saint Etienne, la vengeance avoit encore plus fait de chemin que la générosité & l'amour.

Dom Juan de Lune, oncle de la Comtesse & son tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villena, qui après l'Archevêque de

Séville, avoit la meilleure part au Gouvernement de l'Etat. Il se douta bien que le Marquis feroit demander la Comtesse pour son fils aîné ; & voulant prévenir une demande qui seroit appuyée de l'autorité du Roi, il résolut de conclure le mariage de sa niece avec un autre.

Il chercha un jeune homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le seconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualités dans Alphonse de Cordoue, qui n'étoit pas trop dans les intérêts du Marquis, parce que le Marquis étoit Ministre & Favori. C'étoit l'unique raison qu'Alphonse eut de le haïr. Il s'imaginoit qu'il n'auroit pu être de ses amis, sans faire croire qu'il l'étoit de la faveur ; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir passer pour un homme intéressé.

Dom Juan eut donc bientôt ar-

rêté son choix sur lui. Il se flatta aisément d'en obtenir tout ce qu'il voudroit, parce que la Comtesse de Saint Etienne étoit un de ces partis qu'on ne laisse guere échapper à la Cour, quand ils se présentent. Il ne perdit point de temps pour en faire la proposition. Alphonse la reçut avec embarras : il pria Dom Juan de lui donner un jour pour répondre, & il passa ce jour-là dans de grandes irrésolutions. Il trouvoit d'un côté l'occasion de faire sa fortune, sans être obligé de ramper devant les Ministres : mais de l'autre il considéroit qu'il falloit quitter Catherine de Sandoval. Cette derniere considération l'emporta : il ne put se résoudre de préférer sa fortune à son amour ; il crut qu'il y auroit de la lâcheté à se marier pour être riche ; & ayant enfin pris le parti de n'en rien faire, il alla trouver

Dom Juan dès le lendemain, & il le remercia de sa bonne volonté.

Catherine de Sandoval ne sachant point le dessein de Dom Juan, travailloit de son côté à gagner l'esprit de la Comtesse. Elle lui parla d'Alphonse, & la Comtesse ne put lui dissimuler qu'elle eut eu beaucoup de joie de l'épouser si elle eut pu le faire, sans lui enlever son Amant. Catherine se mocqua de ce scrupule; & la Comtesse persuadée plus par l'inclination qu'elle avoit pour Alphonse, que par toutes les raisons de Catherine, commença à esperer que la chose pourroit réussir.

Elle se flattoit déjà de cette espérance, quand Dom Juan lui vint dire le refus d'Alphonse. Elle en fut irritée par un sentiment naturel aux femmes, qui ne savent point pardonner de mépris, & qui se seroyent toutes capables de donner

de l'amour. Elle n'en voulut pourtant point de mal à Alphonse : tout son ressentiment tomba sur Catherine, parce qu'elle se persuada qu'il n'y avoit que son intérêt qui eut pu obliger cet Amant de la refuser ; & oubliant le sacrifice que Catherine elle-même avoit voulu lui en faire, elle résolut de lui enlever un Amant si fidele, croyant que la conquête en seroit d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit plus difficile : mais elle ne voulut en être redevable qu'à elle seule ; & bien loin de presser Dom Juan de solliciter encore Alphonse, ou de dire à son amie qu'elle étoit toute prête d'épouser son Amant, comme elle avoit dit la premiere fois, elle leur fit entendre à tous deux, qu'il ne falloit plus penser à cette affaire. Elle n'oublia rien cependant pour la faire réussir : & comme elle avoit de la beauté & de l'esprit, elle auroit in-

failliblement réussi, si elle avoit eu affaire à un homme d'un autre caractere qu'Alphonse.

Un jour qu'elle se trouva auprès de lui à une promenade où toute la Cour étoit, elle lui demanda où en étoit l'affaire que le Roi poursuivoit auprès du Pape, pour faire rompre son mariage. Après qu'Alphonse lui eut appris ce qu'on en disoit; » il faut dit la Comtesse, » en baissant un peu la voix, que » le Roi ait bien de l'inconstance, » pour quitter une personne avec » laquelle il est tout accoutumé de » vivre, & qui ne lui a donné nul » sujet d'être mécontent.

» Je crois, reprit Alphonse, que » c'est une inconstance qu'on pardonnera aisément à ce Prince, puisque pour rendre une inconstance » pardonnable, il suffit de dire qu'elle » n'est pas en amour, car il n'y a que » celles-là qu'on ne doit jamais par-

» donner. Je ne ſuis pas tout-à-fait » de votre ſentiment, répondit la » Comteſſe, & je pardonnerois pour » moi plus aiſément à Alphonſe de » Cordoue, l'inconſtance qui lui » feroit oublier Catherine de Sando- » val, que je ne pardonne au Roi » celle qui l'oblige de quitter la Reine : elle rougit un peu en achevant ces paroles, & Alphonſe n'eût pas de peine à comprendre tout ce qu'elles vouloient dire : mais il prit la choſe en raillant, & parlant plus haut, il rendit la converſation générale.

Dom Juan de ſon côté avoit fort bien entrevu que la Comteſſe aimoit Alphonſe : & comme l'indifférence qu'elle affectoit en parlant de lui à ſon oncle, avoit plus ſervi à découvrir ſon amour, que tout ce qu'elle auroit pu dire à ſon avantage (car rien ne reſſemble plus à l'Amour, qu'une indifférence étu-

diée) il commença à compter là-dessus : & comme il étoit de la derniere conséquence pour lui de marier sa niéce, dont le jeune Marquis de Villena, commençoit à paroître amoureux, il alla trouver Catherine de Sandoval, il la pria de se joindre avec lui pour conclure l'affaire, & cherchant avec elle les moyens d'en venir à bout, il lui découvrit une pensée qui la jetta dans un étrange embarras, » Madame, lui » dit-il, nous ne devons point es-» perer que votre Amant épouse ma » niece tant qu'il vous aimera ; » & on ne doit pas croire qu'il » cesse de vous aimer, tant que » vous ne serez point en la puissance » d'un autre: S'il est donc vrai, » comme vous le dites, que vous » pensiez sérieusement à lui faire » épouser la Comtesse, vous devez » prendre les moyens qui peuvent » vous effacer de son esprit ; & le

» meilleur moyen, c'eſt de vous
» marier. Je vous épouſerai, Ma-
» dame, ſi vous y conſentez; j'ai
» de la qualité & du bien: mais ce
» n'eſt pas ce qui doit vous faire
» embraſſer ce parti; c'eſt l'aſſu-
» rance que vous aurez après notre
» mariage, de conclure celui d'Al-
» phonſe avec ma niéce.

Ce diſcours étonna Catherine: elle connut pour lors que ſi la générosité porte quelquefois une Amante, juſqu'à ſe priver de celui qu'elle *aime, il* eſt difficile qu'elle la porte juſqu'à ſe donner à une perſonne qu'elle n'aime pas: elle fut quelque temps interdite; mais enfin elle répondit à Dom Juan d'une maniere fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit ſe flatter de l'eſpérance, de voir réuſſir l'un & l'autre mariage.

Cependant, Alphonſe ne jouiſſoit pas d'un repos fort tranquille;

ſens, & le bruit ſe répandit bientôt qu'elle étoit toute-puiſſante ſur ſon eſprit. Elle n'écouta & ne ſouffrit l'amour du Roi, que pour avoir occaſion de faire du bien à Alphonſe. Cette occaſion ſe préſenta bientôt; la Charge de Grand Maître de Saint Jacques étant venue à vaquer, Catherine la demanda pour Alphonſe de Cordoue : le Roi lui promit, & deux jours après il la donna à Bertrand de la Cueva, jeune Gentil-homme qui commençoit à s'élever à la Cour. Catherine également ſurpriſe & irritée de ce procédé, en fit des plaintes; & le Roi en s'excuſant, fit connoître qu'il n'aimoit pas Alphonſe, & que même il étoit un peu jaloux de l'intérêt que Catherine prenoit à ſa fortune.

Cependant, Alphonſe étoit peu touché de la préférence qu'on avoit faite de Bertrand de la Cueva; il n'avoit

n'avoit point ſouhaité la charge qu'on lui avoit refuſée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir, que par la voie de la faveur : c'eſt ce qui l'avoit empêché de conſentir à la propoſition que Catherine lui avoit faite de la demander pour lui, & tandis que Bertrand n'avoit pas un ami, qu'il ne fit agir auprès de l'Archevêque de Séville & du Roi, pour obtenir cette charge ; Alphonſe peu ſenſible à des honneurs qui coûtoient trop à ſa fierté, n'étoit occupé que de ſon amour. Il étoit au déſeſpoir de la complaiſance que Catherine avoit pour le Roi : il eut voulu qu'elle lui eut déclaré nettement qu'elle ne l'aimoit pas ; il l'accuſoit d'une infidélité achevée, parce qu'elle paſſoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince : il eſt vrai que ſa jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle eut pu aller, parce que le Roi & Catherine

évitoient également l'occasion de se trouver en particulier. Mais Alphonse vouloit qu'on n'aimât que lui ; & il falloit que Catherine essuiât sa mauvaise humeur sur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré lui, à lui procurer quelque charge.

Elle le faisoit avec peu de succès ; elle n'osoit parler pour lui, que le Roi ne fit paroître de la jalousie ; & Alphonse s'aidoit si peu de son côté, que toute la faveur de son Amante lui étoit entiérement inutile. C'est ce qui la fit résoudre de n'en point parler au Roi, & d'agir toujours sous main auprès de Dom Juan, & de la Comtesse de Saint Estienne, pour le mariage auquel ils avoient pensé depuis long-temps.

Le jeune Marquis de Villena s'étoit déclaré depuis quelques jours ; il avoit demandé hautement la Com-

teſſe ; & le Roi auroit preſſé la concluſion du mariage, s'il n'en eut été détourné par Catherine de Sandoval. Cette généreuſe perſonne lui repréſenta que la maiſon du Marquis, n'étoit déjà que trop forte en Eſpagne ; que toutes les richeſſes de la maiſon de Lune, venant à fondre dans celle de Villena, par le mariage de la Comteſſe, elles rendroient le Marquis deux fois plus redoutable ſous ſon Regne, que n'avoit été Alvare de Lune, ſous celui de ſon pere Jean II. Elle s'étendit enſuite fort adroitement ſur les malheurs qui ſuivent le trop grand pouvoir des favoris ; & ne parlant que d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roi, que le Marquis de Villena, cherchoit à s'aſſurer de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre & de plus avantageux en Eſpagne, & pour les richeſſes & pour le crédit, afin

de n'avoir personne qui put lui résister lorsqu'il lui plairoit se soulever contre la Maison Royale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le Marquis suspect au Roi, il servit du moins à lui faire différer le mariage de son Fils, avec la Comtesse de Saint Estienne ; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villena, étoit venu solliciter le Roi de parler à la Comtesse, en faveur de son fils ; ce Prince importuné, lui dit qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre : après cette réponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loua le Roi de la fermeté qu'il faisoit paroître, & elle l'exhorta à marier en effet la Comtesse d'un autre côté. » Mais à qui » la marierons-nous dit le Roi ? Il

» y a long-temps reprit Catherine, » que Votre Majesté me fait la guerre » que j'aime Alphonse de Cordoue, » & tout ce que j'ai pu vous dire » ne vous a point désabusé : j'ai trou- » vé une occasion de le faire ; c'est » que je vous prie de bonne foi de » lui faire épouser la Comtesse. » Le Roi parut surpris, & il rêva quelque temps ; mais enfin, il dit qu'il le vouloit bien, pourvu que la Comtesse n'y eut pas de répugnance.

Catherine ne perdit point de temps ; elle donna avis à Dom Juan, & à la Comtesse, de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Roi ; & pour faire consentir Alphonse à conclure une affaire qui étoit en si bon chemin, elle lui écrivit ce billet.

Je suis enfin obligée de vous prier de ne plus penser à moi : le Roi m'a ordonné de vous oublier ; & j'ai assez d'obligation à ce Prince pour

lui obéir en tout ce qu'il ſouhaite. Si j'ai encore quelque pouvoir ſur votre eſprit, je vous prie de ne vous plus oppoſer à votre mariage avec la Comteſſe de Saint Eſtienne. Dom Juan vous dira qu'il ne tient qu'à vous de l'achever : je ſuis encore aſſez votre amie pour m'intéreſſer à votre fortune.

Dom Juan porta ce billet ; & il fut témoin du déſeſpoir d'Alphonſe : il ſe plaignoit de Catherine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle perſonne de l'artifice dont elle ſe ſervoit, pour obliger ſon Amant de prendre ſoin de ſa fortune : car la Lettre ne contenoit rien moins que la verité ; elle aimoit toujours Alphonſe, & elle ne lui avoit écrit d'une maniere ſi dure, que pour lui perſuader qu'elle étoit infidele, eſperant que le dépit qu'il en auroit le feroit réſoudre à ſe marier.

Elle se trompa; & si Dom Juan n'avoit dit mille mensonges pour lui persuader l'infidélité de Catherine, jamais il ne l'auroit crue, ou du moins il n'auroit eu recours qu'au désespoir pour se venger d'elle. Mais quand il entendit de la bouche de Dom Juan qu'il y avoit long-temps que Catherine ne l'aimoit pas; qu'il savoit de bonne part qu'elle n'avoit jamais pensé à parler pour lui, lorsqu'il avoit été question de donner la charge de Grand-Maître, quand, dis-je, mille autres choses semblables que Dom Juan inventa sur le champ, l'eurent convaincu de l'infidélité de Catherine, il eut honte de sa foiblesse; & faisant tout d'un coup réflexion au misérable état de sa fortune, il regarda l'amour comme l'unique source de tous ses malheurs. Il promit à Dom Juan d'avoir plus de docilité dans une affaire qui lui étoit plus avantageuse qu'à personne;

& dès le même jour il alla rendre visite à la Comtesse, dont il se déclara l'amant. Il y trouva le jeune Marquis de Villena fort chagrin : il eut de la joie de voir le Favori humilié ; & rien ne lui donna tant d'envie d'épouser la Comtesse, que l'espérance de mortifier le Marquis.

Les choses étoient en cet état, quand l'Ambassadeur que le Roi avoit envoyé à Rome, revint avec la dispense du Pape ; & la Reine Blanche qui s'étoit déjà retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans la Navarre ; & le Duc de Medina fut envoyé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roi qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du mariage de la Comtesse de Saint Etienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs, que les deux rivaux, c'est-à-dire, le Marquis de Villena, & Alphonse de Cordoue, n'en vinssent à quelque

querelle fâcheuſe, ou qui ſe repentoit peut-être du conſentement qu'il avoit donné en faveur d'Alphonſe qu'il haïſſoit, voulut que ce dernier allât au devant de la Princeſſe de Portugal avec le Duc de Medina.

Alphonſe, qui n'étoit pas fâché de s'éloigner pour quelque temps de la Comteſſe qu'il n'aimoit pas, reçut l'ordre du Roi avec beaucoup de joie : il partit ſans voir Catherine de Sandoval, parce qu'ils prenoient tous deux un grand ſoin de s'éviter. C'étoit par des motifs bien différens : Alphonſe ne pouvoit ſouffrir la vue d'une perſonne qu'il avoit tant de raiſon de croire infidelle ; & Catherine fuyoit la préſence d'Alphonſe de peur de le déſabuſer. Il eſt vrai qu'elle ſouffroit des peines inconcevables, & que la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire, ne lui laiſſoit guere l'eſprit en repos ; la

ſeule eſpérance de contribuer à la fortune de ſon amant, la conſoloit dans de ſi grands ſujets de chagrin.

Pour la Comteſſe de Saint Etienne, elle s'eſtimoit la plus heureuſe du monde. Le Roi lui avoit promis de lui laiſſer le choix d'un époux : & elle avoit toutes ſortes de raiſons de croire qu'Alphonſe de Cordoue étoit digne de ce choix. Elle ſe faiſoit encore quelques reproches ſur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fâchée d'enlever à ſon amie un amant auſſi conſidérable ; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque ſcrupule là-deſſus; & s'il lui reſtoit encore quelque peine, c'eſt qu'elle ſavoit bien qu'Alphonſe n'avoit donné ſa parole à Dom Juan, que depuis que le Roi aimoit Catherine de Sandoval : & pénétrant plus qu'elle ne penſoit dans les ſecrets ſentimens d'Alphonſe, elle s'imaginoit quelquefois,

que si cet amant avoit oublié sa maîtresse pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par dépit. Elle avoit assez de délicatesse pour souhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raisons; mais il arriva une chose qui lui fit croire qu'Alphonse lui faisoit un entier sacrifice de sa premiere passion.

Catherine de Sandoval qui connoissoit le peu de bien d'Alphonse, crût qu'il pourroit avoir besoin d'argent pour les frais du voyage qu'il alloit faire en Portugal, parce que de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choses avec une extrême magnificence. Elle résolut donc de le tirer de l'embarras où elle le croyoit, & elle lui fit porter par une personne inconnue pour plus de trente mille ducats de pierreries qu'elle avoit de divers présens du Roi.

Alphonſe ne pouvant apprendre de celui qui porta ce ſuperbe préſent, de quelle part il lui étoit envoyé, crut qu'il venoit de la Comteſſe de Saint Etienne, qui étoit la ſeule Dame de la Cour qui eut aſſez de bien pour cela; & dans cette penſée, il lui envoya toutes les pierreries qu'il avoit reçues, lui faiſant dire qu'il la prioit de les garder juſqu'à ſon retour.

La Comteſſe reconnut les pierreries; & comme elle ne douta pas qu'Alphonſe ne les eut reçues de Catherine, elle crut qu'il lui en faiſoit un préſent, pour lui faire comprendre que ce n'étoit plus de cette premiere amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs: cette raiſon fut plus à ſon gré que toutes les pierreries; & elle ſe perſuada ſans peine, qu'elle étoit autant aimée qu'elle pouvoit le ſouhaiter.

Pendant qu'elle ſe réjouiſſoit d'un

ſuccès dont elle ne croyoit plus avoir lieu de douter, Alphonſe étoit en Portugal qui s'engageoit dans une nouvelle paſſion, qui après bien des peines & des chagrins, fut enfin la cauſe de ſa perte.

Alphonſe de Cordoue porta en Portugal le cœuf d'un amant qui ne cherche qu'à ſe retirer d'une paſſion, par quelque nouvel attachement : ainſi, on ne doit pas s'étonner, ſi, dès qu'il vit la Princeſſe qui étoit deſtinée au Trône de Caſtille, il en devint amoureux. Ce fut moins la beauté de cette Princeſſe, quoiqu'extraordinaire, qui le toucha, que ſes manieres douces & engageantes. Il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoiſſoit, quand la Princeſſe, qui l'avoit déjà remarqué en pluſieurs occaſions, lui demanda ſon amitié. Ce compliment lui parut fort nouveau, & dans un Pays tel que l'Eſpagne, & d'une per-

ſonne comme la Reine ; mais il lui plût fort, & quoiqu'il fut embarraſſé pour y répondre, il ne laiſſa pas de prendre la réſolution d'en profiter. Dès qu'il ſe fut un peu remis, il répondit à la Princeſſe, & il lui promit ſon amitié en des termes ſi paſſionnés, qu'il ne douta pas qu'en ne parlant que de l'amitié, il n'eut fait paroître beaucoup d'amour.

La Princeſſe parut contente de ſa réponſe : elle y repartit ſur le même ton dont elle avoit commencé ; c'eſt ce qui flatta encore Alphonſe dans ſa paſſion naiſſante.

Il oublia pour lors entiérement & la Comteſſe de Saint Etienne & Catherine de Sandoval. Toutes ſes penſées, toutes ſes réflexions & tous ſes empreſſemens étoient pour la Princeſſe. Il en étoit toujours bien reçu, elle témoignoit même une joie particuliere, quand elle le voyoit, & la familiarité avec la-

quelle ils en usoient ensemble, commença à lui faire croire qu'il étoit un peu aimé. Cette opinion, jointe à la facilité qu'il avoit tous les jours de voir & d'entretenir la Princesse, le rendit en peu de temps l'amant le plus passionné qui ait jamais été. Son amour ne trouvoit rien qui l'embarrassât. La Princesse avoit un mérite très-grand, le caractere de son esprit sembloit plus solide que n'est celui de laplupart des femmes : aussi, Alphonse ne regardoit plus sa passion comme une *foiblesse*. Il croyoit que c'étoit un tribut qu'il falloit rendre nécessairement aux grandes qualités de la personne qui l'avoit charmé : & regardant l'avenir avec les yeux d'un amant prévenu, il n'y voyoit rien qui dût lui faire appréhender la suite d'une passion si extraordinaire : il n'avoit pas même de grands sujets de jalousie, si la Princesse étoit destinée au Roi de Castille; ce Prince

n'étoit pas un mari qui dût rendre un un amant jaloux : d'ailleurs, il se croyoit si bien lui-même dans l'esprit de cette Princesse, & elle lui paroissoit avoir l'esprit si peu capable de changement, qu'il n'appréhendoit point que ses rivaux l'emportassent un jour sur lui. Une seule chose lui causoit du chagrin, c'étoit d'être toujours auprès de la Princesse sur le pied d'ami. Cette qualité ne ne le contentoit pas ; il auroit voulu être sur le pied d'un amant déclaré : mais il n'osoit se déclarer, de peur de perdre même la qualité dont il étoit en possession. Il fit quelques démarches pour découvrir son amour; il lui arriva quelquefois, étant avec la Princesse, de lui parler avec des termes un peu vifs ; mais dès qu'elle s'en appercevoit, elle le faisoit ressouvenir de son devoir, & Alphonse étoit toujours contraint de se retrancher sur l'amitié, jusqu'à ce que

quelque occasion favorable lui permît de parler plus clairement de son amour.

Cependant, la Princesse arriva en Espagne. Le Roi son mari alla la trouver à Leon où le mariage se fit. Dom Juan de Lune vouloit que celui de sa niece avec Alphonse se fit en même temps ; il en fit parler au Roi par Catherine de Sandoval ; mais ce Prince ne s'expliqua pas là dessus : & comme Alphonse n'étoit occupé que de la Reine, il fit connoître à la Comtesse de Saint Etienne tant de refroidissement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refusée : les choses demeurerent donc dans le même état où elles étoient avant le mariage du Roi.

Ce fut en ce temps-là que l'Archevêque de Seville donna le festin dont nous avons parlé au commencement de ce discours, dans lequel Cathe-

rine, quoi qu'en froideur avec Alphonſe, ne fit pas de ſcrupule de lui préſenter ſa Bague, ſoit qu'elle voulût réveiller l'amour & la jalouſie du Roi, ſoit qu'elle eût peur qu'on ne remarquât l'empreſſement qu'Alphonſe avoit pour la Reine, ſoit qu'elle n'eût pas été maîtreſſe de ſes ſentimens dans une occaſion où il s'agiſſoit de marquer ſon choix.

Quand le feſtin fut fini, & après que la Cour ſe fut retirée, & qu'on eut laiſſé le Roi ſeul avec la Reine, Alphonſe qui avoit perdu l'eſprit à force d'aimer cette Princeſſe, ne put ſe réſoudre de ſe retirer chez lui : il alla ſe promener ſeul ſur une petite terraſſe qui étoit ſous les fenêtres de la Reine, ayant continuellement les yeux attachez ſur ces fenêtres, & ſe plongeant dans toutes les penſées que ſon amour & ſa jalouſie pouvoient lui donner.

Il y avoit deux heures qu'il étoit

là, résolu d'y passer toute la nuit, quand il vit sortir d'un escalier dérobé qui descendoit sur cette terrasse, un homme qui venoit droit à lui : la nuit étoit fort obscure, & il ne le pût reconnoître. Il s'avança pourtant à sa rencontre ; & quand il fut près de lui, il sentit que cet homme sans lui rien dire, le prit par le bras, & le mena droit à l'escalier. Alors cet homme l'ayant fait entrer, lui dit ces paroles : *tu n'as qu'à monter, tu trouveras la porte ouverte, & dans deux heures tu me retrouveras ici.* Cet homme ayant dit ces paroles se retira sur la terrasse, fermant la porte sur Alphonse, qu'il laissa dans l'escalier.

Alphonse ne pouvoit deviner ni qui étoit cet homme, ni ce que tout cela vouloit dire : il savoit bien que l'escalier étoit un escalier dérobé qui donnoit dans un cabinet tout proche de la chambre de la Reine. Il rêva quelque temps à cette aventure, & sans

y pouvoir rien comprendre il monta l'escalier. Il trouva la porte du cabinet ouverte, il y entra & il vit aussi que la porte de la chambre de la Reine n'étoit point fermée. Comme il croyoit que le Roi étoit avec elle, il se repentit d'être entré; & il ne douta point qu'il ne fût perdu si on venoit à le trouver là; il voulut sortir: mais il se sentit arrêter par une femme qui le prenant par la main, lui dit? eh bien Sire, vous trouvez-vous encore mal: il reconnut que c'étoit la Reine, & jamais homme ne se trouva dans l'état où il se vit.

Il ne savoit que comprendre à cette aventure; & se voyant dans la chambre de la Reine, il jugeoit par ce qu'elle lui disoit qu'elle le prenoit pour le Roi, & que le Roi n'étoit pas avec elle: il crut que l'homme qui l'étoit venu prendre sur la terrasse pourroit bien être le Roi lui-même, & il se ressouvint

qu'en effet, cet homme avoit sa taille & sa voix : mais qu'imaginer & que croire ? Cependant, la Reine le tenant toujours embrassé, continuoit à lui demander s'il se trouvoit mal, & s'il ne vouloit pas qu'on cherchât quelque secours.

L'amour détermina Alphonse. Quoi qu'il vit bien qu'il y alloit de sa vie, il ne put résister à une occasion qui lui mettoit cette Princesse entre les bras ; il entra dans la chambre, il se mit au lit ; & la Reine qui croyoit que c'étoit le Roi, s'y mit avec lui.

Cette Aventure si surprenante, étoit fondée sur le dessein le plus extraordinaire que jamais un homme ait conçu : & la chose est si peu vrai semblable, qu'on n'y pourroit jamais ajouter foi, si elle n'étoit une vérité de l'Histoire.

Le Roi de Castille qui s'étoit apperçu que l'opinion qu'on avoit de

ſon impuiſſance, autoriſoit les factions qui ſe formoient tous les jours contre lui: réſolut à quelque prix que ce fut d'effacer cette opinion, & de ſouffrir pour cela qu'un autre prit ſa place dans le lit de la Reine. Celui ſur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Ledéſma, ſon favori: il convint donc avec lui, que dès qu'il ſe feroit retiré avec la Reine, la nuit de ſes nôces, il feroit ſemblant de ſe trouver mal, qu'il deſcendroit ſur la terraſſe, où il ordonna au Comte de ſe trouver, & que le Comte montant par l'eſcalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, ſans que cette Princeſſe s'en apperçut; qu'enſuite il reviendroit par le même eſcalier reprendre le Roi, qui retourneroit chez la Reine.

Les choſes étant ainſi concertées, le Roi deſcendit comme il en étoit convenu; & trouvant Alphonſe ſur la terraſſe, il crut que c'étoit le

Comte de Ledésma, & le fit monter comme nous avons dit. Et ne doutant point du tout que ce ne fut lui, qui fût chez la Reine, il se mit à l'attendre sur la terrasse. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alphonse étoit entré, & que le Roi attendoit, quand le Comte de Ledésma vint au rendez-vous. Il reconnut que c'étoit le Roi qui l'attendoit, & allant à lui & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une surprise qu'on ne peut exprimer, en lui faisant voir qu'un autre que lui étoit chez la Reine.

Le Roi lui apprit comment il s'étoit mépris; & sa premiere pensée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celui qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après que ce seroit un éclat qui ne serviroit qu'à le déshonnorer, & qu'il valoit mieux dissimuler: ainsi par une aventure la plus singuliere qui fut

jamais, Alphonse se trouva possesseur de la Reine; & que le Roi qui le haïssoit mortellement, étoit contraint de dissimuler.

Ce Prince voyant que c'étoit une nécessité de tenir la chose secrete, ordonna au Comte de Ledésma de se retirer; & de le laisser seul attendre celui qui étoit chez la Reine: mais comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de se cacher, & de le suivre quand il sortiroit. Le Comte se cacha, & le Roi continua à attendre seul sur la terrasse.

Alphonse se trouvant avec la Reine, fut tenté mille fois de se découvrir, & il lui sembloit sans cela que son bonheur étoit imparfait: mais cependant il eut la force de dissimuler, jugeant bien que la surprise où seroit la Princesse, ne serviroit qu'à hâter sa ruine qu'il croyoit inévitable après cette aventure.

Il la quitta donc la laiſſant dans la penſée qu'il étoit le Roi, & deſcendant par le même eſcalier, il trouva ce Prince qui l'attendoit, & qui ſans lui rien dire, monta l'eſcalier quand il l'eut vu ſortir.

Alphonſe qui voyoit déjà que le jour approchoit, ſe retira le plus vîte qu'il put: mais à peine eut-il fait trois pas hors de la terraſſe, qu'il s'apperçut qu'il étoit ſuivi; c'étoit le Comte de Ledéſma, qui ſelon l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, ſuivoit Alphonſe pour tâcher de le reconnoître.

Alphonſe, qui crut qu'on ne le ſuivoit que pour l'aſſaſſiner, s'arrêta à deſſein d'obſerver ſi ceux qui le ſuivoient étoient en grand nombre; & voyant un homme ſeul, il courut à lui, & avant que le Comte eut eu le loiſir de le reconnoître, il lui donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi

du coup ne put reconnoître Alphonse; & il le laissa se retirer sans qu'il put deviner qui c'étoit.

Dès qu'il se fut retiré, & qu'il eut rêvé à son aventure, il en devina une partie : il savoit bien que le Roi étoit incapable d'avoir des enfans ; & il ne douta plus que ce Prince ne fût venu sur la terrasse, pour y chercher celui dont il vouloit se servir, pour donner des héritiers au Royaume de Castille. Il vit bien que ce n'étoit pas à lui que le Roi avoit pensé, & que le hazard lui avoit fait prendre la place d'un autre. Mais il ne savoit si le Roi ne l'avoit point reconnu ; & comme il ne doutoit pas qu'en cas qu'il eut été reconnu on ne le fit périr, il prit d'abord le dessein de s'éloigner : mais faisant réflexion, que cet éloignement pourroit être suspect, & servir de preuve que c'étoit lui qui étoit entré chez la

Reine, en cas qu'il n'eut pas été reconnu; il prit la résolution de ne faire semblant de rien, de retourner dès le lendemain chez le Roi; & d'attendre tout ce qui plairoit à la destinée d'ordonner de son sort.

Dès que le jour parut, on lui vint dire que le Comte de Ledésma avoit été assassiné, sans qu'on sut par qui; Alphonse connut alors que, c'étoit ce Comte qui l'avoit suivi; & cela lui fit juger que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine; ainsi il connut tout ce qui lui restoit à deviner dans son aventure.

Le Comte de Ledésma fut trouvé à demi mort, & porté chéz lui, où le Roi le vint visiter dès qu'il fut levé, moins pour lui marquer la part qu'il prenoit à sa conservation, que pour savoir s'il avoit reconnu celui qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne lui en put rien apprendre, & le Roi

qui vouloit s'en éclaircir, & qui savoit bien que le même qui avoit blessé le Comte, étoit celui qui étoit entré chez la Reine, fit promettre cinquante mille ducats à quiconque découvriroit cet assassin.

Alphonse parut selon sa coutume. Il vit la Reine qui parut avoir pour lui plus de froideur qu'à l'ordinaire. Il s'imagina que sa froideur pouvoit bien venir de ce qu'elle avoit eu quelque connoissance de ce qui étoit arrivé la nuit passée; & on ne peut dire combien cette pensée l'embarrassa.

Jamais homme ne se trouva dans des pensées plus différentes & en un état plus agité.

Quand il faisoit réflexion, qu'il avoit possédé une personne d'un mérite si accompli, & dont il étoit éperdument amoureux, il se trouvoit le plus heureux homme qui fût au monde: mais quand il venoit à penser qu'il n'étoit redevable de son bon-

heur qu'au ſeul haſard, & que l'amour de ſon amante n'avoit eu aucune part aux faveurs qu'il en avoit reçues, il tomboit dans un chagrin mortel. D'un autre côté, il voyoit bien que cette aventure l'expoſoit à une perte évidente, dès qu'elle ſeroit connue; & il mouroit pourtant d'envie de la faire connoître. Il fut mille fois tenté d'apprendre à la Reine ce qui s'étoit paſſé : mais la froideur de cette Princeſſe l'obligeoit au ſilence, plus que toutes les extrêmités où il s'expoſoit en ſe déclarant.

Ce n'étoit encore là que le commencement de ſes peines; & ce qui cauſoit la froideur de la Reine à ſon égard, lui en fit ſentir de nouvelles, & qui n'avoient peut-être jamais été ſenties par aucun amant.

Cette Princeſſe n'avoit point aimé le Roi juſqu'à ſon mariage, par l'idée qu'on lui avoit donné de ſon impuiſſance : mais ayant lieu d'en être dé-

trompée par ce qui lui étoit arrivé avec Alphonse, qu'elle croyoit être le Roi ; elle sentit naître un violent amour pour ce Prince : & lui attribuant tout l'amour qu'Alphonse lui avoit marqué pendant qu'il avoit été avec elle, elle se repentit d'avoir jusques là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainsi par un effet le plus bizarre qui fut jamais, Alphonse se trouva dans le fond, celui que cette Princesse aimoit véritablement ; puisqu'elle n'aimoit que celui qui avoit passé la nuit avec elle. Mais que l'erreur où elle étoit qu'elle l'avoit passée avec le Roi, étoit cause qu'elle avoit de la froideur pour celui-là même qui lui avoit donné tant d'amour. Elle aimoit Alphonse ; & elle croyoit aimer le Roi : elle haïssoit le Roi, & elle croyoit être résolue de haïr Alphonse.

On n'eût pas de peine à reconnoître les empressemens qu'elle avoit

pour le Roi, & sa froideur pour tous les autres : elle ne put s'empêcher de s'expliquer à une confidente de l'injustice qu'on faisoit au Roi. Cette confidente qu'Alphonse avoit gaguée, lui ayant rendu compte de ce que la Reine lui avoit dit sur cela, il connut sur quoi étoit fondée la froideur de cette Princesse, c'est-à-dire, qu'il se trouva jaloux de lui-même, & plus tenté que jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit le seul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout son bonheur : mais cependant il ne voulut pas se déclarer tout d'un coup ; il se contenta de dire à la confidente de la Reine, que le Roi pourroit bien l'avoir trompée, & en avoir mis un autre en sa place.

La confidente redit à la Reine ce qu'Alphonse lui avoit dit : & cette Princesse se ressouvenant que le Roi s'étoit trouvé mal, qu'il étoit sorti & revenu, & ressorti encore ; & rap-

pellant même dans son esprit quelques tons de celui qui avoit passé la nuit avec elle, qui ne convenoient pas trop au Roi, crût que ce que la confidente lui faisoit appréhender, pourroit bien être : elle fut confirmée dans cette crainte par la conduite du Roi, qui faisant semblant de se trouver mal, coucha seul les jours suivans.

Il est mal-aisé d'exprimer l'état où se trouva cette Princesse. Plus elle faisoit réflexion à ce qu'on lui avoit dit, plus elle y trouvoit de vrai-semblance, & il y avoit des momens où elle n'en doutoit plus. Dans ces momens elle concevoit une haine mortelle pour le Roi; & elle avoit une curiosité extrême, de savoir qui étoit celui qui avoit pris sa place. Alphonse étoit celui de tous les hommes de la Cour qu'elle aimoit le plus ; & il y avoit des momens où elle auroit souhaité que ce fut lui : mais elle n'y

voyoit aucune apparence, ne se persuadant pas que le Roi eut pu confier une chose de cette importance à un homme qu'il haïssoit mortellement.

Cependant, soit qu'on se persuade ce qu'on souhaite, soit qu'elle crût en avoir quelques preuves, tous ces soupçons tomberent sur lui ; elle n'eût plus la force de le regarder sans rougir.

Alphonse s'apperçut de son embarras ; & il en fut embarrassé lui-même. Il ne savoit si la rougeur de la Reine étoit une marque qu'elle sût la chose, ou si ce n'étoit que l'effet d'un soupçon. Mais il trouva pourtant plus de goût à la voir ainsi embarrassée, qu'il n'en avoit eu à la voir refroidie.

Cette Princesse se flattoit de la pensée que ce pourroit être Alphonse, quand on lui apprit le lieu où le Comte de Ledésma avoit été trouvé blessé ; elle ne douta point qu'ayant

étoit bleſſé au ſortir de la petite terraſſe qui conduiſoit à ſon appartement, ce ne fut lui qui y fut entré ; & elle crût que ce pourroit être le Roi qui l'auroit aſſaſſiné, pour mieux couvrir un ſi terrible ſecret.

Cette penſée la mit dans une eſpece de rage, & contre le Roi, & contre le Comte de Ledéſma qu'elle haïſſoit mortellement : elle avoit pardonné au Roi, tant qu'elle s'étoit imaginée qu'il s'étoit ſervi d'Alphonſe ; mais elle ne put lui pardonner, s'imaginant qu'il s'étoit ſervi d'un autre.

Elle dit ſes conjectures à ſa confidente, & la confidente dit à Alphonſe que la Reine commençoit à croire que le Roi l'avoit trompée ; mais qu'elle ne doutoit preſque plus que le Comte de Ledéſma ne fut celui qui étoit venu dans ſa chambre.

Alphonſe qui avoit été juſques là maître d'un ſecret qu'il brûloit de découvrir, ne put plus réſiſter : il ne dit

pourtant rien à la confidente, & il voulut en éclaircir la Reine lui-même. Il fut long-temps sans en trouver l'occasion, & il ne la trouva que quand la Reine se sentit grosse, & que toute la Cour lui vint faire des complimens sur sa grossesse.

Alphonse prit le temps qu'il n'y avoit personne auprès d'elle que sa confidente, qui s'étant un peu éloignée, lui donna lieu de parler ainsi à la Reine.

» Si Votre Majesté connoissoit » tout le bonheur d'Alphonse, elle » se persuaderoit aisément qu'il n'y » a personne à la Cour qui ait plus » de joie de la gloire, qu'aura Vo» tre Majesté de donner un fils au » Roi de Castille. Il rougit en prononçant ces paroles, il parut interdit, & il ne put continuer.

La Reine ne fût pas moins embarrassée de son côté : elle jetta les yeux sur Alphonse; & elle crut

voir dans les ſiens tout ce qu'il avoit à lui dire. Ils demeurerent ainſi quelque temps ſans parler : mais enfin Alphonſe ſe jettant à genoux : » oui Madame, lui dit-il, » tout ce que vous penſez eſt vrai, » & c'eſt moi : Ah ! que me dites-» vous, interrompit la Reine. Ce » que je vous aurois caché toute ma » vie, ſi j'avois pu ſouffrir que Vo-» tre Majeſté ſoupçonnât un autre » que moi du plus glorieux de tous » les crimes, & du plus ardent de » tous les amours.

La Reine ſe couvrant le viſage & détournant la tête, » Ah ! deviez » vous, dit-elle, contribuer au mal-» heur de la plus infortunée de tou-» tes les Reines.

» Il eſt vrai reprit Alphonſe, » que je ſuis le coupable : mais je » ne dois mon crime qu'à mon » amour ; la faveur & la confidence » du Roi n'ont point de part ; «

& ce Prince ignore encore & mon crime & mon bonheur. Alors voyant que la Reine ne disoit mot, il lui raconta la maniere dont cette surprenante aventure s'étoit passée; & à peine avoit-il achevé de parler, que le Roi entra : il s'apperçut qu'Alphonse lui parloit avec application, & que son arrivée leur causoit à l'un & à l'autre beaucoup d'embarras : il s'imagina à ce moment qu'Alphonse pourroit bien être celui qu'il avoit tant de curiosité de connoître, qui étoit entré chez la Reine à la place de son favori : cette imagination lui parut presque une vérité, & il résolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voie dont il s'y prit, est la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire, & rien ne doit paroître incroyable de lui, après ce qu'il avoit

été capable de faire pour donner des enfans à la Reine. Il ne voulut pourtant rien faire qu'après les couches de cette Princesse, qui accoucha d'une fille.

Après les réjouissances qu'on fit par toute l'Espagne à la naissance de cette Princesse, le Roi manda un jour Alphonse, & l'ayant fait passer dans son Cabinet, il lui parla en ces termes.

» Vous devez être bien mal satis-
» fait de moi, Alphonse, après l'im-
» portant service que vous m'avez
» rendu : mais si je puis compter sur
» votre discrétion il n'y a rien de si
» élevé où je ne vous fasse monter; &
» dès ce moment, je vous donne
» cinquante mille ducats de pension :
» mais continuez à m'être fidele, &
» à cacher à toute la terre la honte
» de votre Roi.

Jamais homme ne fut plus interdit que le fut Alphonse à ce discours.

La premiere penſée qu'il eut, c'eſt que c'étoit un piege pour le ſurprendre ; & il réſolut fortement de ne point ſe déclarer. Il demanda au Roi quel étoit le ſervice dont il plaiſoit à Sa Majeſté de le récompenſer : mais il ne put faire cette demande ſans rougir. Le Roi ſe confirmant toujours dans ſes conjectures. » Eſt-ce, dit-il, » pour augmenter ma confuſion que » vous voulez que je vous explique » ce ſervice que vous ſemblez igno» rer : mais puiſque vous le voulez il » faut vous apprendre, que ce n'eſt » point le haſard qui vous a rendu le » plus heureux de tous les hommes ; » que c'eſt un effet de mon choix, & » de la confiance qui j'ai eue en vous, » dans le cruel embarras où je me » trouvai par ma malheureuſe conſti» tution : je vous apperçus ſur la pe» tite terraſſe ; je béni le Ciel qui » vous y avoit envoyé pour réparer » ma honte ; vous ſavez le reſte ; &

» dispensez-moi de le dire : mais il » faut continuer à me servir, & à ôter » jusqu'au moindre soupçon d'une » intrigue qui me déshonoreroit. » Trouvez vous encore ce soir sur la » terrasse, & vous y goûterez le mê- » me bonheur dont vous avez joui ; » en disant ces paroles, il le quitta après l'avoir embrassé, & dans le moment, il lui fit expédier les provisions de la pension qu'il lui avoit promise.

Le Roi ne voulut point attendre la réponse d'Alphonse, parce qu'il avoit un moyen plus sûr de s'éclaircir. La maniere dont il avoit parlé n'étoit pas assez claire, pour obliger Alphonse de revenir le soir sur la terrasse, en cas que ce ne fut pas lui qui s'y fut trouvé la premiere fois : mais supposé qu'il y vint, c'étoit une conviction que les doutes du Roi étoient bien fondés, & qu'Alphonse étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alphonſe ſurprit toute la Cour : mais perſonne n'en fut plus ſurpris que la Reine, qui connoiſſoit la haine que le Roi avoit pour lui. Alphonſe de ſon côté avoit bien d'autres embarras ; toutes ſes penſées alloient à lui faire croire, que le Roi vouloit le ſurprendre, & le faire périr : il voulut en écrire à la Reine : mais il jugea bien que cette Princeſſe ne conſentiroit pas à la continuation de cette intrigue, quand même le Roi auroit été de bonne foi. Cependant il l'aimoit éperdument ; & ſon amour l'emporta : il ne put réſiſter à l'occaſion qu'on lui promettoit, de remettre entre ſes bras une Princeſſe qu'il idolâtroit : & malgré toutes ſes réflexions, il réſolut de ſe rendre le ſoir ſur la petite terraſſe, dut-il y périr.

Comme aucune des actions des Rois n'eſt ſecrète, on ſût à la Cour

que le Roi coucheroit ce jour là avec la Reine ; & on y fit d'autant plus de réflexion, qu'on savoit bien que cela n'étoit point arrivé depuis le lendemain de son mariage, le Roi ayant toujours fait semblant d'être malade.

La Reine en fut extraordinairement allarmée ; & elle résolut de ne se point laisser surprendre, soit qu'elle eut assez de vertu pour ne pas se plaire à un pareil commerce ; soit qu'elle eut la curiosité de voir quel seroit celui dont le Roi se serviroit, soit qu'elle espérât peut-être que ce seroit Alphonse, & que c'étoit dans cette vue que le Roi lui avoit fait ce jour là tant de graces. Elle cacha un flambeau dans un Oratoire qui étoit près de son lit, pour s'en servir quand il seroit temps.

C'étoit toujours Bertrand de la Cuéva dont le Roi vouloit se ser-

vir : mais il prit le parti de le faire cacher dans le cabinet de la Reine ; & l'y enferma lui-même quand la nuit fut venue.

La Reine se retira dans son appartement, & le Roi l'y suivit un moment après : il renvoya toutes les femmes de la Reine, & étant demeuré seul avec elle, il éteignit tous les flambeaux, à la réserve d'un qu'il prit, & avec lequel il entra dans le cabinet, où étoit son Favori. En entrant dans le cabinet il éteignit le flambeau, comme s'il se fut éteint par hasard, & en même-temps la Cuéva entra dans la chambre, & le Roi descendit sur la terrasse, pour voir s'il n'y trouveroit point Alphonse.

Dès que la Cuéva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla se mettre dans son lit ; mais cette Princesse s'étoit déjà relevée, & entrant dans l'Oratoire, elle prit le flam-

beau qui y étoit allumée; & s'approchant du lit, elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut que c'étoit la Cuéva, qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours: ses cris firent remonter le Roi, qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne: il entra dans le cabinet où il vit la Reine tenant un flambeau à la main, & Bertrand de la Cuéva à demi mort.

La Reine ne perdit point de temps: elle se jetta aux pieds du Roi, avant qu'il put parler, & sans faire semblant de soupçonner ce Prince, d'avoir part à l'action de la Cuéva, elle lui en demanda la punition. Le Roi ne pouvant point prendre d'autre parti, pour couvrir

son infamie, que d'accorder à la Reine ce qu'elle lui demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder la Cuéva; mais s'arrêtant aussi-tôt, il dit à la Reine qu'il valoit mieux différer, pour rendre plus secrete une chose dont l'éclat lui seroit honteux; qu'il lui répondoit que l'insolence de la Cuéva, ne demeureroit pas impunie; & aussi-tôt il commanda à ce malheureux de le suivre; & il se retira avec lui dans son appartement où ils déplorerent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se passoient dans le cabinet de la Reine, Alphonse arriva sur la terrasse: il y attendit quelque temps; & ne voyant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier qu'il trouva ouverte, le Roi ayant oublié de la refermer: il y monta sans savoir ce qu'il faisoit; il arriva au

cabinet comme le Roi ne faisoit que d'en sortir ; il y entra, & il vit de la lumiere dans la chambre de la Reine, dont la porte étoit ouverte. Il fût transi à cette vue, & il n'osa avancer. La Reine qui étoit restée seule dans sa chambre, entendant du bruit dans le cabinet, vint à la porte avec le flambeau, pour voir ce que c'étoit : quelle fût sa surprise, quand elle vit Alphonse!

Il n'osoit parler craignant que le Roi ne fût dans la chambre ; & la Reine craignant d'être surprise, osoit aussi peu parler que lui. Ils se regarderent avec un étonnement réciproque : mais enfin, la Reine prenant la parole ; » par quelle aven- » ture, dit-elle, êtes-vous ici, & » savez-vous ce qui vient d'arriver ; « Alphonse jugeant que la Reine étoit seule, lui apprit en deux mots l'entretien qu'il avoit eu avec le Roi, & que c'étoit par son ordre qu'il

s'étoit rendu sur la terrasse; & se jettant aussi-tôt à ses pieds; » par-
» donnez-moi, dit-il, Madame, si
» mon amour m'a aveuglé jusqu'à
» vouloir répondre sans votre aveu,
» aux intentions du Roi. Hélas!
» lui dit la Reine, le Roi n'a pensé
» qu'à vous perdre; un autre avoit
» pris sa place, & le Roi ne vous a
» fait venir ici, que pour s'éclair-
» cir des doutes que lui a donné
» votre premiere aventure. Mais
» consolez-vous, le Ciel a pris soin
» de nous venger. « Aussi-tôt cette charmante Reine lui raconta l'aventure de la Cuéva; & quoi qu'elle fût occupée de mille craintes, elle ne laissa pas de lui témoigner la joie que lui donnoit cette aventure.

Alphonse qui étoit le plus passionné de tous les Amans, & en même-temps le plus emporté & le plus fou, se jetta encore une fois

à genoux, & osa la presser de profiter de l'occasion, & de se venger encore mieux du Roi, en lui accordant volontairement, ce qu'il avoit déjà obtenu d'elle sans qu'elle le sût. La Reine blâma Alphonse avec tant de tendresse & de douceur, de l'insolence d'une pareille proposition, que tout éperdu qu'il étoit, il n'osa la presser davantage. » Retirez-vous, lui dit-elle, & si » vous m'aimez, ne pensez qu'aux » moyens de me retirer d'une Cour » où ma conscience & mon hon» neur ne me permettent plus de » demeurer: « en disant ces paroles, elle rentra dans sa chambre, dont elle ferma la porte, & Alphonse reprit le chemin de la terrasse.

Dès que le Roi se fût retiré dans son appartement, il lui vint une pensée étrange : il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas laisser la Cuéva impuni;

puni ; il avoit une extrême envie de savoir si Alphonse se seroit rendu sur la terrasse ; » ne perdons point de » temps, dit-il, à la Cuéva, & » voyons si Alphonse, sera ve- » nu au rendez-vous que je lui ai » donné. Allez-vous-en sur la ter- » rasse, ajouta-t-il, & si vous y trou- » vez Alphonse, amusez-le, jus- » ques à ce que je vous envoie » assez de gens pour vous saisir de » lui, mort ou vif. «

La Cuéva obéit aussi-tôt, & le Roi le voyant parti, appella son Capitaine des Gardes : il lui ordonna de prendre cinquante Gardes avec lui, d'aller sur la terrasse, & s'il y trouvoit quelqu'un, de faire main-basse sur eux, & de les massacrer.

Par cette ordre cruel, le Roi avoit un moyen infaillible de ne pas laisser vivre la Cuéva, qu'il savoit bien qu'on trouveroit sur la

terraſſe, & de s'éclaircir de ſes ſoupçons ſur Alphonſe, en cas qu'on l'y trouvât avec lui, mais de le faire périr en même-temps, puiſque l'ordre du Capitaine des Gardes portoit qu'il maſſacrât tout ce qu'il trouveroit ſur la terraſſe, quand même il y trouveroit plus d'une perſonne.

La Cuéva arriva ſur la terraſſe au moment qu'Alphonſe deſcendoit de l'appartement de la Reine: il le vit, il le reconnut, & courant à lui, il lui cria de mettre l'épée à la main: Alphonſe la mit, & ils commençoient à ſe pouſſer de terribles coups, quand le Capitaine des Gardes arriva avec ſon eſcorte. Alphonſe fut le premier qui l'apperçut, & comme il craignit d'être arrêté, il quitta la Cuéva, & ſe fit jour au travers de tant de ſoldats, avant qu'ils euſſent pu ſe reconnoître, & ſe ſauva.

La Cuéva reſta ſeul à eſſuyer une

décharge de coups de mousquets qui le laisserent sur la place.

Le Capitaine des Gardes qui avoit bien jugé par le discours du Roi, que Sa Majesté n'étoit pas trop assurée s'il y auroit plus d'un homme sur la terrasse, & qui craignit la colere de ce Prince, s'il apprenoit qu'on eut laissé échapper celui qui étoit avec la Cuéva, vint lui dire qu'il n'avoit trouvé que lui, qu'il avoit exécuté ses ordres, & qu'il étoit mort: ainsi le Roi ne put être éclairci de ses doutes; & Alphonse se sauva encore de cette occasion, sans qu'on le connût ou qu'on eut lieu de le soupçonner.

Dès que le Capitaine des Gardes eût rendu compte au Roi du succès de sa commission, ce Prince alla chez la Reine: il la trouva levée, & fort en peine du grand bruit qui s'étoit fait sous ses fenê-

tres, car elle avoit entendu la décharge de mousqueterie; & cette pauvre Princesse ne doutoit pas que ce ne fut Alphonse qu'on venoit de massacrer. L'arrivée du Roi sembla lui confirmer cette crainte. « Venez, lui dit-il en entrant, venez » voir vous-même Madame, comment je sais punir un insolent » qui a osé violer le lit de son maître; » en disant ces paroles, il prend la Reine par la main, il la fait descendre sur la terrasse, & lui montre le corps du malheureux la Cuéva. La Reine le reconnut; & la joie qu'elle eût que ce ne fût pas Alphonse, lui rendit la tranquillité de son esprit; elle remercia le Roi d'une justice si prompte; ajoutant qu'elle auroit pourtant été bien aise qu'on se fût contenté d'éloigner ce malheureux ou de l'enfermer, pour lui donner le temps de se repentir.

Cependant, quelque blessé que

fût la Cuéva, il ne mourut pas : on trouva dès qu'on l'eût reporté chez lui, qu'il respiroit encore, & à force de remedes, on lui fit revenir la connoissance. Le Roi l'alla voir en secret, & apprit de lui qu'Alphonse étoit venu sur la terrasse : ainsi ce Prince fut entiérement éclairci de ce qu'il vouloit savoir, apprenant enfin qu'Alphonse étoit celui qui avoit pris sa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrêmités où le porta sa fureur : il entra chez la Reine, & il la brusqua, comme si elle eut eu part à ce qui étoit arrivé ; & sans s'expliquer sur aucun détail, il jura devant elle, qu'Alphonse ne passeroit pas la journée sans périr.

Le Reine n'osa demander au Roi le sujet de cet emportement, & elle ne douta point que l'indiscrétion d'Alphonse, n'eut éclairci ce

Prince. Cependant dès que le Roi fût sorti, elle fit avertir Alphonse de prendre la fuite, lui mandant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver sa vie, puisque le Roi savoit tout ce qui étoit arrivé.

Alphonse vit bien que le péril étoit extrême, & qu'il étoit perdu s'il ne trouvoit un asyle contre les poursuites du Roi. Il crut n'en point trouver de plus assuré, que la Citadelle de Soria, qui appartenoit à Dom Juan de Lune. Dom Juan lui promit sa protection : mais il le fit souvenir en même-temps, de la promesse qu'il lui avoit donnée depuis long-temps, d'épouser la Comtesse de Saint Estienne ; & Alphonse envisageant tout d'un coup l'état de sa fortune, crut qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sortir de l'affaire où il s'étoit embarqué, qu'en épousant cette Comtesse, dont les grands biens pourroient lui

être fort utiles dans une si mauvaise affaire que celle-là. Il renouvella donc sa promesse à Dom Juan ; & il lui dit que s'il vouloit amenet sa niece à Soria, où il alloit se retirer en diligence, il l'épouseroit sans balancer : Dom Juan lui promit, & lui tint sa promesse. Mais il fit une faute irréparable ; c'est qu'ayant fait partir sa niece pour Soria, il enleva Catherine de Sandoval, de laquelle il étoit devenu amoureux, depuis la proposition qu'il lui avoit faite de l'épouser.

Les voilà donc dans Soria ; c'est à dire Alphonse, la Comtesse de Saint Estienne, Dom Juan, & Catherine de Sandoval : Dom Juan ne fit point paroître Catherine devant Alphonse & sa niece ; il l'enferma dans une Chambre, espérant l'épouser dès que le mariage des deux autres seroit accompli.

Des choses si mal concertées ne

pouvoit reuſſir: auſſi eurent-elles une iſſue très-funeſte. Alphonſe renouvella à la Comteſſe toutes les proteſtations qu'il lui avoit faites autrefois; & la Comteſſe qui ne ſuivoit que ſon penchant, paſſa pardeſſus toutes les raiſons qui auroient dû l'empêcher d'épouſer un homme, qui l'avoit ſi fort négligée, & qui de plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit ſe faire un jour après, quand la mauvaiſe fortune d'Alphonſe le conduiſit ſur une terraſſe du Château de Soria, d'où il apperçut Catherine de Sandoval à une des fenêtres: ſa premiere paſſion ſe ralluma à cette vue; & comme il connut bien à la triſteſſe qui paroiſſoit ſur le viſage de Catherine, qu'elle étoit là malgré elle, il devina tout le miſtere. Auſſitôt après s'être fait remarquer de Catherine, qui ſembla pour lors le regarder avec des yeux fort ten-

dres, il courut chez Dom Juan, & il lui demanda ce que faisoit Catherine de Sandoval à Soria. Cette demande surprit Dom Juan: mais enfin il avoua tout, & il dit, » qu'il » étoit raisonnable qu'il songeât » aussi à son bonheur, en travaillant » à celui des autres. «

Alphonse oubliant alors le besoin qu'il avoit de la protection de Dom Juan, & les termes où il étoit avec sa niece, s'emporta contre lui de la maniere du monde la plus violente. » Il dit qu'il vouloit qu'on donna la » liberté à Catherine de Sandoval, » & qu'il ne pouvoit s'allier avec un » homme qui étoit capable d'enlever » & d'emprisonner les gens. Dom Juan qui avoit de la fierté, répondit » » qu'il étoit le maître, & de ses actions » & de sa maison; & que comme il » retenoit chez lui les gens qu'il lui » plaisoit, il en chasseroit aussi ceux » qu'il voudroit.

Ces derniers mots qui regardoient Alphonse, lui firent mettre l'épée à la main, & si la Comtesse de Saint Estienne ne fut accourue, les choses auroient été plus loin: mais elle les sépara: & ayant été instruite du sujet de leur différent, elle obtint de son oncle, que Catherine sortiroit de sa prison: elle fit même la paix d'Alphonse, croyant que la seule générosité l'avoit obligé de prendre l'intérêt d'une personne affligée: mais elle ne fut pas long-temps sans reconnoître son erreur; & dès qu'Alphonse vit Catherine, il n'eut des yeux que pour elle. Ce qui irrita si fort la Comtesse, qu'elle crût avoir pour son amant autant de haine qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant, le Roi sachant qu'Alphonse s'étoit retiré à Soria, & que Dom Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval, que ce Prince aimoit toujours, envoya des troupes pour

investir cette place. Dom Juan & la Comtesse de Saint Estienne également mécontens d'Alphonse, n'eurent pas de peine à l'abandonner en cette occasion à la vangeance du Roi. L'oncle fit sa paix avec la Cour, à condition qu'il remettroit & Alphonse & la forteresse de Soria entre les mains de Sa Majesté, & que le jeune Marquis de Villéna épouseroit la Comtesse de Saint Estienne. Le traité fut secret, & Alphonse qui ne songeoit qu'à regagner l'esprit de Catherine de Sandoval, dont il étoit plus passionné que jamais, n'eut aucune connoissance de ce qui se tramoit sous main. Ainsi il se vit arrêté lorsqu'il y pensoit le moins, & conduit à Médina del Campo, qui étoit la prison ordinaire des illustres criminels.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE SECRETE DES AMOURS DE HENRI IV. ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

LIVRE SECOND.

SI jamais on a eu lieu de connoître, combien il y a peu de certitude & de vrai-semblance dans la plupart des ressorts qui à la Cour des Princes causent la fortune ou la perte des hommes, c'est dans la suite de cette Histoire. Il n'y

a personne qui ne croie qu'Alphonse, devenu odieux au Roi de Castille par tant d'endroits, ne dût être condamné comme criminel de leze Majesté, pour avoir pris les armes contre son Souverain. C'est aussi l'opinion que tout le monde en eut, & dès qu'on eut appris sa prison, on ne douta plus de sa perte. Mais les choses tournerent autrement, & ce ne fut qu'après avoir encore donné au Roi de nouveaux mécontentemens, qu'il ne put éviter son malheur.

On juge par tout ce que nous avons raconté, qu'Alphonse n'étoit n'y politique dans sa conduite, ni constant dans ses amours. Il ne laissoit pourtant pas d'être fort aimé des courtisans, & fort agréable aux Dames: son caractere franc ouvert, sa naissance qui étoit illustre, son peu de bien, joint à une extrême générosité & à un grand mépris des richesses & de la faveur, lui avoient gagné l'amitié de tous les

honnêtes gens, & ceux même qui ne se soutenoient que par des qualités entiérement opposées aux siennes (je veux dire, les gens de Cour) ne laissoient pas de l'aimer, parce qu'ils ne se trouvoient jamais en leur chemin, par la profession qu'il faisoit de ne souhaiter & de ne demander rien. Les Dames de leur côté le trouvoient fort à leur goût, par beaucoup d'esprit & d'agrémens : ainsi il se vit plaint de tout le monde; mais les deux personnes qui prirent plus de part à sa disgrace, furent la Reine & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aimé.

Comme on ne savoit point à la Cour les véritables raisons qui avoient obligé Alphonse de se retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que pour enlever Catherine de Sandoval, dont on savoit bien qu'il étoit amoureux, & l'on ne chercha point d'autres raisons que celle-là, qui eussent obligé le Roi

de prendre les armes, puisque s'en étoit d'assez fortes, que d'avoir à retirer sa Maîtresse des mains de son rival, & de punir en lui un sujet qui avoit osé se révolter.

La Reine elle-même qui avoit cru qu'Alphonse ne s'étoit embarqué dans cette mauvaise affaire, que pour se garantir de la fureur du Roi, ne sut plus qu'en croire, quand on lui dit ce qui s'étoit passé à Soria. Elle jugea comme les autres qu'ayant paru plus amoureux que jamais de Catherine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à sa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalousie du Roi.

Ses premieres pensées furent de le laisser périr, & il étoit difficile que d'abord elle en eut d'autres, car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un amant qui avoit été assez heureux pour la posséder, & pour recevoir depuis, tant de marques de sa bonté & de ses soins,

ſe fut aſſez oublié pour ſe rembarquer dans l'amour d'un autre. Elle apprit donc avec une ſecrete joie qu'il étoit priſonnier, & il y eut des momens où il lui tardoit qu'il ne fut exécuté. Mais on a beau faire, quand on aime véritablement, rien ne donne au cœur des impreſſions égales à la crainte de voir périr ce qu'on aime.

Quand cette Princeſſe ſe repréſenta bien ſérieuſement qu'Alphonſe alloit périr, elle ne fut plus ſenſible qu'aux ſoins d'empêcher ſa perte: mais elle ne voyoit guere d'apparence d'y réuſſir, puiſqu'elle n'oſoit même témoigner au Roi qu'elle auroit voulu le ſauver: elle ſe renferma donc à faire des vœux inutiles, & jamais état ne fut plus triſte & plus agité que le ſien.

Le Roi ne s'expliquoit point avec elle ſur ce qui s'étoit paſſé la nuit de ſes nôces: mais elle ne pouvoit ignorer que ce Prince ne fut inſtruit de

cette aventure, & c'eſt là ce qui lui faiſoit juger la perte d'Alphonſe inévitable. Catherine de Sandoval lui ſembloit la ſeule perſonne capable d'agir en ſa faveur : mais comme le Roi vouloit toujours qu'on le crut amoureux d'elle, elle voyoit bien qu'il étôit difficile que cette aimable perſonne prit le parti d'un amant, qui paſſoit pour avoir voulu l'enlever : ainſi Alphonſe paroiſſoit d'autant plus proche de ſa perte, que tout étoit contre lui, & les raiſons ſecretes qui faiſoient agir le Roi, & celles dont il vouloit prendre le prétexte.

Il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit de l'aider à ſe ſauver de ſa priſon, & c'eſt auſſi à quoi la Reine s'appliqua : mais Catherine de Sandoval avoit déjà prévenu ſes ſoins à cet égard.

Cette généreuſe fille ne s'amuſa point à ſolliciter ſa grace & ſa liberté auprès du Roi ; elle ne s'appliqua qu'à

se remettre mieux que jamais dans l'esprit de ce Prince, & elle y réussit d'autant plus facilement, que le Roi voulant qu'on le crut fort amoureux, donnoit plus aisément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle se crut assurée de son crédit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre son amant en liberté, prévoyant bien que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire consentir le Roi. Le Gouverneur de Medina à la garde duquel Alphonse avoit été confié, étoit un homme qui avoit les dernieres obligations à Catherine de Sandoval : c'est ce qui lui rendit facile le dessein qu'elle se proposa de le faire sauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alphonse les moyens de rompre sa prison, lui disant qu'elle se chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & lui permettant de garder sa lettre pour servir à sa justifica-

tion en cas qu'on voulut l'inquiéter.

Le Gouverneur se trouva embarrassé, & tarda à faire réponse. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle résolut d'aller elle-même à Medina del Campo : elle demanda au Roi permission d'aller passer deux ou trois jours dans un Monastere, dont une de ses parentes étoit Abbesse, & l'ayant obtenu, elle se déguisa avec une de ses filles, & prit le chemin de Medina.

La Reine d'un autre côté, avoit pris des mesures pour le même dessein, & faisant à l'Ambassadeur de Portugal une fausse confidence, elle lui avoit allégué des raisons plausibles pour l'engager à tâcher de surprendre les Gardes d'Alphonse. Ces raisons étoient qu'Alphonse étoit dépositaire d'un secret important, qu'elle craignoit qu'il ne revelât en cas qu'il fut condamné. Elle fit comprendre autant qu'elle pût à l'Ambassa-

deur, que ce secret rouloit sur des correspondances secretes qu'Alphonse avoit avec le Roi de Portugal, qui la rendroit suspecte au Roi de Castille, s'il venoit à les découvrir.

L'Ambassadeur sans rien approfondir davantage, promit à la Reine de faire offrir de sa part un somme d'argent considérable au Gouverneur de Medina, en cas qu'il voulut aider Alphonse à se sauver en Portugal. Il choisit pour faire cette offre, un homme habile, qui arriva à Medina en même-temps que Catherine de Sandoval.

Quelque déguisée que fut Catherine, cet homme la reconnut, & ne sachant à quel dessein elle étoit venue, il n'osa d'abord parler de rien au Gouverneur, & il prétexta d'autres raisons de son voyage.

Catherine de son côté ne fut pas moins embarrassée de l'arrivée de cet homme, & craignant que le Gouverneur ne fut moins facile pendant

qu'il auroit cet eſpece d'eſpion (car c'eſt pour qui elle le prenoit) elle réſolut de faire ſauver ſon amant ſous les habits de la fille qui l'accompagnoit.

Elle entra donc avec elle dans la chambre où il étoit enfermé. La ſurpriſe d'Alphonſe fut extrême ; mais on ne s'arrêta point en diſcours inutiles : elle le preſſa de prendre les habits de ſa ſuivante : il obéit, & ſortit de la priſon, laiſſant cette fille ſous les ſiens.

Dès que Catherine eut mené Alphonſe chez elle, elle le preſſa de ſe ſauver en diligence, & retourna à la priſon pour tâcher de délivrer la fille qu'elle avoit laiſſée à ſa place. Mais elle fut bien ſurpriſe, quand en entrant dans la chambre du Gouverneur, elle la trouva déjà délivrée. C'étoit à la priere de celui que la Reine avoit envoyé, que le Gouverneur prenant cette fille pour

Alphonse, avoit été lui-même lui ouvrir la prison : chacun reconnut alors comment la chose étoit arrivée. Le Portugais promit à Catherine de n'en point parler, & de dire à celui qui l'avoit envoyé, que tout avoit réussi, & qu'Alphonse étoit en liberté ; l'Ambassadeur de Portugal en alla rendre compte à la Reine, & cette Princesse fut persuadée que c'étoit à elle seule, que son Amant étoit redevable d'un si grand bienfait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur, de faire trouver bon au Roi, l'évasion d'Alphonse. Mais comme elle ne pouvoit ignorer que celui qui étoit venu de la part de l'Ambassadeur de Portugal, n'eut été engagé à ce dessein par la Reine, elle connut que cette Princesse aimoit Alphonse, & bien loin d'en avoir de la jalousie, elle conçut pour

elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eu jusques-là ; car ce n'étoit pas la premiere fois que cette généreuse fille qui n'aimoit Alphonse que pour lui faire du bien, s'étoit trouvé capable d'aimer jusqu'aux rivales mêmes qui pouvoient aider à la fortune de son amant.

Ce fut elle qui apprit au Roi qu'Alphonse s'étoit sauvé : elle fit semblant que le Gouverneur ayant été trompé par les gardes qu'Alphonse avoit corrompus, s'étoit adressé à elle pour en informer le Roi & se garantir de sa colere.

Ce Prince à cette nouvelle, eut de la peine à modérer son emportement ; & quelque chose que Catherine lui put représenter, il manda au Gouverneur de se rendre en Cour, pour apprendre de lui, comment la chose étoit arrivé.

Cet homme obéit, & ne voulant point accuser Catherine de Sandoval, il

il dit au Roi, qu'un Portugais étoit venu à Medina del Campo, & que ce pourroit bien être cet homme qui eut corrompu ses gardes d'Alphonse.

Le Portugais fut aussi-tôt arrêté : mais quelque menace qu'on lui put faire, il n'avoua rien. Cela n'empêcha pas que le bruit ne se répandit par-tout qu'Alphonse avoit été délivré par les soins de l'Ambassadeur de Portugal, & on ne tarda pas à dire, que la Reine en étoit complice.

Le Roi se le persuada d'autant plus aisément qu'il savoit ce qui s'étoit passé entr'elle & Alphonse : il alla chez elle, & la menaçant de la faire périr, il la traita comme si elle eut été déjà convaincue de la chose dont il la soupçonnoit.

Cette Princesse auroit eu de la peine à dissimuler, si au moment que le Roi lui faisoit les plus grandes menaces, Catherine de Sandoval ne fut entrée » Ne cherchez point, dit-elle

» au Roi, qui a délivré Alphonse; » c'est moi, Sire, qui l'ai fait; & si » vous en doutez, vous pouvez faire » saisir les papiers du Gouverneur de » Medina, vous y trouverez une let- » tre, par laquelle je l'ai sollicité de » le mettre en liberté.

Le Roi ne sachant que croire, manda ce Gouverneur, qui voyant Catherine s'accuser elle-même, se jetta aux pieds de ce Prince, lui avouant que c'étoit elle en effet qui l'avoit engagé à délivrer Alphonse.

L'étonnement du Roi fut extrême; mais celui de la Reine fut encore plus grand. Comme elle ne savoit point que Catherine de Sandoval eut agi pour faire sauver Alphonse, elle crut que tout ce qu'elle disoit, n'étoit qu'un artifice pour empêcher le Roi d'en soupçonner d'autres: mais elle fut bien surprise, quand le Gouverneur produisit la lettre de Catherine, & que le Roi ne put douter, en

voyant cette lettre, de la vérité de tout ce qu'elle avoit avancé. Le Roi sortit de chez la Reine, sans témoigner le parti qu'il vouloit prendre, & laissa Catherine avec elle.

» Quoi, c'est vous, lui dit la Reine, qui avez fait sauver Alphonse; » c'est être bien généreuse amie, que » de servir ses amis au hasard de se » perdre soi-même. C'est une générosité, reprit Catherine, dont je » ne suis pas seule capable, & Votre Majesté en connoît une autre » que moi, qui a fait la même chose. La Reine rougit à ces paroles; & Catherine ne voulant point l'embarrasser, lui raconta tout ce qui s'étoit passé à Medina, lorsqu'Alphonse s'étoit sauvé; & elle finit ce discours, en promettant à la Reine un secret éternel sur la part qu'elle avoit à cette évasion, & en exhortant cette Princesse à continuer ses bons offices au malheureux Alphonse.

La Reine étant restée seule, sentit moins de joie de voir que le Roi ne la soupçonnoit plus, qu'elle n'eût de jalousie de ce que Catherine avoit fait. Soit qu'elle eût le cœur moins grand & moins généreux qu'elle, soit qu'elle aimât Alphonse d'une autre maniere que ne l'aimoit Catherine, elle sentit qu'elle auroit voulu que nulle autre qu'elle-même, n'eût aidé à la liberté d'Alphonse, & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval, & à la regarder comme une rivale qui possédoit ou qui devoit posséder le cœur de son amant; car c'est ainsi que les passions produisent des effets différens, selon la différence des cœurs où elles se trouvent.

Le Roi fut à peine rentré dans son Cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval, moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire sauver Alphonse, que pour la consulter sur le

parti qu'il devoit prendre en cette occasion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes fort aigres, & par lui dire, qu'il falloit qu'elle aimât éperdument Alphonse „ Non, reprit „ cette illustre fille, ce n'est point „ l'amour qui m'a fait agir ; c'est la „ seule gloire de Votre Majesté. „ Vous savez, Sire, que quelque „ amour que vous croyez que j'aie „ pour le pauvre Alphonse, j'ai été „ la premiere à vous solliciter de le „ marier à un autre! Quand j'ai vu „ qu'il alloit périr, j'ai envisagé le „ tort que Votre Majesté se feroit à „ Elle & à moi, si en le condamnant, Elle donnoit lieu de dire, „ que vous ne l'avez immolé qu'à votre jalousie ; car tout le monde est „ persuadé, Sire, qu'il ne s'est retiré „ à Soria, que pour m'enlever. Cette „ affaire ne passe point pour affaire „ d'Etat : on croit que c'est son „ amour qui lui a fait prendre les ar-

„ mes ; & que c'est le vôtre qui cher-
„ che à le faire périr.

„ Ah ! vous ne savez pas, reprit
„ le Roi, combien ce malheureux
„ est criminel ; il faut vous le dire,
„ car je n'ai rien de caché pour
„ vous : savez-vous qu'il est éperdu-
„ ment amoureux de la Reine ; &
„ que même il a trouvé le moyen de
„ la posséder, en sorte que j'ai lieu
„ de croire, que c'est lui qui est le
„ pere de la Princesse dont elle est
„ accouchée. Le Roi raconta pour
„ lors ce qui étoit arrivé à Alphonse
„ la nuit de ses nôces, dissimulant
„ autant qu'il le put, ce qu'il y avoit
„ de honteux pour lui dans cette
„ aventure.

Quelque surprise que fut Cathe-
rine, en apprenant une chose si ex-
traordinaire, elle ne perdit point
la présence d'esprit ; & après avoir
fait connoître au Roi, que les cho-
ses s'étoient passées innocemment

de la part de la Reine, & que cette Princesse ignoroit sans doute, qu'un autre que le Roi eût pris sa place dans son lit ; elle se servit de cette aventure, pour en prendre de nouvelles raisons, capables d'obtenir la grace & le retour d'Alphonse ; » Car enfin, dit-elle, qui assurera » Votre Majesté, qu'Alphonse se » voyant persécuté & opprimé par » vos ordres, ne découvrira point » un secret que tant de raisons vous » obligent de cacher éternellement. » Mais quelles raisons, dit le Roi, » donnerons-nous, pour faire ap- » prouver dans le monde, que je » pardonne à un homme qui a pris » les armes contre moi. Votre clé- » mence, Sire, & votre grandeur » d'ame, sont les seules raisons que » vous devez consulter, & jamais » on ne désapprouvera qu'un Roi » pardonne à un sujet qui n'est re- » doutable par aucun endroit. Puis-

» que tout le monde est persuadé
» que cette affaire n'est qu'une af-
» faire de jalousie & d'amour, il
» faut que vous fortifiez cette opinion,
» en déclarant que vous ne la traitez
» point comme une affaire d'E-
» tat. Eh quel tort pourrez-vous re-
» cevoir aux yeux du public, en par-
» donnant à un Rival, qui ne passe
» pour coupable, que parce qu'il a
» voulu enlever sa maîtresse ?

Il y a peu de Princes capables de se laisser persuader par de semblables raison. Mais le Roi de Castille étoit un Prince foible, ennemi des embarras & des affaires ; & il se laissa fléchir, comme si les raisons dont on se servoit, eussent été les meilleures raisons du monde.

Il promit donc à Catherine, de déclarer qu'à sa considération, il oublioit la revolte d'Alphonse, & qu'il lui permettroit de reparoître à la Cour, quand il se seroit passé

encore quelque temps, pour accoutumer les esprits, à un pardon qui pourroit passer pour foiblesse, si la chose se faisoit si promptement.

Alphonse n'avoit garde de se persuader que sa grace fût aisée à obtenir; & à peine fut-il échappé de Medina, qu'il crut qu'il ne pouvoit éviter la mort, quelque parti qu'il pût prendre. Son amour profitant de son desespoir, se réveilla plus fortement que jamais dans son cœur; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire, en le retirant ellemême de la prison, lui donna un si extrême attachement pour elle, que voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il résolut de la venir chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaisir de voir sa Maîtresse. Ainsi, au lieu de sortir du Royaume, il revint à Madrid, & il s'y cacha sous un nom & sous un habit déguisé, n'étant occupé

que du soin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette généreuse personne de son côté, ne pensoit qu'à le faire avertir de ce qu'elle avoit obtenu du Roi : elle envoya un homme exprès à Lisbonne ; où il lui avoit dit qu'il se retireroit. Cet homme ne pouvant avoir de ses nouvelles, aux adresses qu'on lui avoit données, reprit le chemin de Madrid. Il s'arrêta sur la route à un Bourg nommé Royelos, distant de Lisbonne de douze ou quinze lieues. On lui dit dans ce Bourg qu'on venoit d'enterrer un Espagnol, qui en allant à Lisbonne étoit tombé malade, & qui étoit mort si subitement, qu'on n'avoit pu savoir qui il étoit ; mais qu'il falloit que ce fut un homme de considération, parce qu'on avoit trouvé sur lui des prierreries d'assez grand prix. On les lui montra ; & cet homme crut

reconnoître un diamant, qu'il avoit vu autrefois à sa Maîtresse : c'est ce qui lui donna la curiosité de s'informer encore plus, quel pouvoit être cet Espagnol ; & n'en pouvant rien apprendre, il acheta le diamant qu'il apporta à Catherine de Sandoval, en lui disant qu'il n'avoit pu rien apprendre d'Alphonse à Lisbonne, & lui rendit compte de tout ce qu'il avoit oui dire à Royelos, de l'Espagnol qui y étoit mort.

Cet Espagnol étoit un Ecuyer d'Alphonse, que son Maître envoyoit à Lisbonne, dans le temps qu'il retournoit lui-même à Madrid. Comme il l'envoyoit pour lui ménager des Amis, en cas que l'envie le prit de s'y retirer, il avoit donné des pierreries à son Ecuyer, & le diamant étoit en effet un de ceux que Catherine lui avoit autrefois envoyé, & qu'il avoit gardé, lorsqu'il avoit donné les autres

à la Comteſſe de Saint Eſtienne.

Catherine de Sandoval ne douta donc point que ce ne fut Alphonſe lui-même qui étoit mort à Royelos. Elle y renvoya ſur le champ, pour tâcher d'en avoir des lumieres plus certaines. Mais comme on ne l'avoit point trouvé à Lisbonne, & qu'elle reconnut ſon diamant, elle n'oſa eſpérer que ce fut un autre que lui.

On ne peut exprimer l'état où elle ſe trouva. Elle ne s'étoit jamais flattée de l'eſpérance de l'épouſer, y trouvant des obſtacles invincibles. Elle n'avoit pas laiſſé de l'aimer, & ſon amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus déſintéreſſé & plus généreux : elle avoit fait les choſes du monde les plus héroïques, pour lui marquer qu'elle n'étoit occupée que du ſoin de ce qui pouvoit lui être avantageux ; elle s'étoit mille fois ſacrifiée pour

lui: ce que le Roi lui avoit appris de son amour pour la Reine, & de ce qui lui étoit arrivé avec cette Princesse, avoit allarmé sa passion; mais elle s'étoit mise au dessus de ces jalousies, pour ne travailler qu'à conserver la vie de son Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de sa mort, qu'elle sentit ce qu'elle n'avoit point senti jusques-là: » J'é-
» tois consolée, se disoit-elle à elle-
» même, de tout ce que la fortune
» & les infidélités de mon Amant,
» mettoient d'obstacles à la tranquil-
» lité de mon cœur, puisqu'enfin
» j'avois le plaisir de lui marquer
» que je ne l'aimois que pour l'a-
» mour de lui-même; plus ce que
» je faisois pour lui étoit difficile,
» plus je me savois bon gré de le
» faire. Mais il est mort! & tout ce
» que j'ai fait ne lui a servi de rien.
Elle s'abandonnoit à ces pensées, pendant que son Amant lui prépa-

roit de nouveaux sujets d'affliction ; & alloit mettre son cœur à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alphonse étoit revenu à Madrid, & se tenoit caché dans un des Fauxbourgs de cette Ville ; & ce que nous avons jusques ici fait connoître de son caractere, doit faire juger qu'il ne se tint pas long-temps dans cette retraite, & qu'il chercha bientôt à se faire voir à Catherine de Sandoval.

Il croyoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours se cacher dans un endroit du Palais, par où il croyoit qu'elle dût passer, lorsqu'elle se retiroit dans son appartement. Mais la fausse nouvelle de sa mort affliga assez Catherine de Sandoval, pour en tomber malade : ainsi elle garda le lit ; & Alphonse alla trois ou quatre soirs, l'attendre inutilement. Un soir il

fut apperçu par un Officier de la Reine, qui crut le reconnoître; cet Officier le dit à celle qui étoit la confidente de cette Princesse. Cette fille voulant s'éclaircir de la vérité, passa dans l'endroit où étoit Alphonse, & quoique le lieu fut fort obscur, elle ne douta point que ce ne fut lui. Etonnée de le trouver là, elle lui dit à l'oreille qu'elle le reconnoissoit; & ne pouvant résister à la curiosité de l'entretenir, elle le pria de vouloir passer dans son appartement, l'assurant qu'il ne seroit vu de personne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduisoit l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la Chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princesse qu'il étoit là. La Reine refusa constamment de le voir, & lui fit ordonner par cette fille qu'il se retirât. Alphonse renvoya la fille dire à la

Reine, qu'il ne partiroit point qu'il ne l'eût vue, & qu'il étoit résolu de passer la nuit dans son appartement & d'y périr, plutôt que de s'en aller sans la voir.

La Reine qui le connoissoit pour être l'homme du monde le plus passionné, eut peur qu'il ne voulut en effet rester toute la nuit, & craignant que son opiniâtreté n'eut des suites funestes pour elle & pour lui; elle vint dans le cabinet & elle consentit à le voir.

Elle ne pût s'empêcher de lui faire d'abord des reproches de l'amour qu'il avoit témoigné à Catherine de Sandoval, lorsqu'il étoit à Soria. » Ha! Madame, reprit Alphonse, pouvez-vous ignorer les » obligations que j'ai eu toute ma » vie à Catherine de Sandoval, » & qu'ai-je pû faire autre chose, » que de prendre son parti contre » un homme qui la retenoit prison-

» niere ? Croyez, Madame, que » je la trompe.... Comme il disoit ces paroles, la confidente accourut avec précipitation, disant que Roi entroit & étoit déjà dans la Chambre: la Reine sortit pour aller au devant de lui, fermant la porte du cabinet où Alphonse resta, & d'où il pût entendre tout ce que le Roi dit à la Reine.

„ Je viens, Madame, dit le „ Roi, d'un air gai, vous apprendre „ une nouvelle qui vous surpren„ dra, c'est que je pardonne à Al„ phonse de Cordoue, & que j'ai „ promis à Catherine de Sandoval „ de lui permettre de revenir à la „ Cour dans six mois....

La Reine qui ne vouloit pas que le Roi crût qu'elle prit à cette nouvelle autant d'intérêt qu'elle y en prenoit, lui représenta que l'on seroit surpris d'une clémence si rare; & sembla vouloir combattre la ré-

une marque qu'il l'aimoit moins qu'elle. Cette pensée lui fit dissimuler ce qu'elle savoit d'Alphonse: mais elle ne parut point assez touchée de la nouvelle que lui apprenoit Catherine de Sandoval, pour que cette généreuse personne en fut contente : car elle auroit voulu que la Reine, qui avoit tant fait que de travailler à la liberté d'Alphonse, eut autant de douleur qu'elle de sa mort. Elle crut donc que la Reine étoit du caractere de la pluspart des femmes qui ne sçavent point aimer leurs Amans jusques dans le tombeau; elle se retira plus convaincue que jamais que personne n'étoit capable d'aimer avec la délicatesse & la constance dont elle aimoit.

Pendant qu'elle pleuroit continuellement la mort de son Amant, & qu'elle prétextoit une incommodité, pour ne point paroître en pu-

blic ; Alphonse n'étoit occupé que du soin de lui apprendre de ses nouvelles, & de la voir. Il sut qu'elle étoit malade ; & il crut que cette maladie lui faciliteroit les moyens d'entrer chez elle. Il alla trouver le Médecin qui la servoit, & il le conjura de lui procurer l'occasion de lui parler en particulier, disant qu'il avoit une affaire de la derniere conséquence à lui communiquer. Le Médecin qui ne savoit pas qu'il fut Alphonse, fut gagné par les présens qu'il lui offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez Catherine, comme s'il eut été un Médecin de ses amis ; & c'est pour cela qu'il lui fit prendre un habit conforme à cette profession.

Il garda sa parole, & le lendemain il entra chez elle suivi d'Alphonse. Quand il lui eut parlé un moment sur son indisposition, il lui dit qu'il y avoit là un Médecin qui

avoit un secret à lui communiquer ; & qu'il la prioit de trouver bon qu'il approchât. Elle répondit qu'on le fit venir, & alors le Médecin fit signe à Alphonse, & il se retira dans l'endroit le plus éloigné de la chambre.

Le visage d'Alphonse ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de son lit étoit trop obscure ; & d'ailleurs, l'habit sous lequel il lui parloit, le rendoit entiérement méconnoissable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alphonse voyant qu'elle le regardoit sans le reconnoître, ne put s'empêcher de rire, & en même-temps lui prenant les bras, il les lui serra d'une maniere fort tendre. Cette action & un ris si familier, surprirent Catherine : elle alloit lui témoigner sa surprise avec une espece de colere, quand Alphonse s'approchant de son oreille, lui dit en lui serrant la main : eh quoi, Madame, ne recon-

,, noiſſez-vous pas Alphonſe de Cor-
,, doue ! ces paroles la frapperent &
,, la ſurprirent d'une ſi étrange ſorte,
,, que ne doutant point que ce ne
,, fut le phantôme d'Alphonſe qu'elle
,, croyoit mort, elle fit un grand cri,
,, qui fut ſuivi d'une ſueur & d'un
,, évanoüiſſement. Le Médecin ſe rapprocha au cri que fit Catherine; & il la trouva évanouie. Cet accident cauſa aſſez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la chambre, de ſe rapprocher du lit, & Alphonſe entendant dire qu'il en falloit avertir le Roi, craignit que ce Prince ne le reconnut, & il ſortit pendant que tout le monde étoit occupé autour du lit de Catherine.

Dès qu'on l'eut fait revenir, elle regarda le Médecin, & lui demanda ce qu'étoit devenu celui qu'il lui avoit amené. On le chercha, & on ne le trouva point dans la chambre.
,, Ah ! dit-elle, il n'en faut point

„ douter, c'eſt ſon ombre, c'eſt un „ homme mort que vous m'avez » amené : elle s'arrêta à ces paroles, & voyant qu'on l'écoutoit, elle eut aſſez de préſence d'eſprit pour ne point nommer Alphonſe, & pour dire que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ſes parens qui étoit mort depuis quelques jours.

Le Médecin qui ne connoiſſoit point celui qu'il avoit amené, ne ſavoit qu'en croire ; & comme Catherine s'opiniâtroit à dire que c'étoit un mort qui lui avoit apparu, le bruit en courut bientôt, & chacun parla de cette hiſtoire, comme d'une apparition dont il n'étoit pas permis de douter.

Le Roi la vint voir, & la Reine y vint auſſi ; elle dit à l'un & à l'autre comme elle avoit fait à tout le monde, que celui qui avoit apparu, étoit un de ſes parens qu'elle nommoit. Mais quand elle ſe vit ſeule

avec la Reine, elle lui dit que ce phantôme étoit Alphonſe.

La Reine qui ſavoit qu'Alphonſe étoit vivant, ne put s'empêcher de rire ; & Catherine confirmée plus que jamais que la Reine étoit toute conſolée de la mort d'Alphonſe, lui fit des reproches de ſon inſenſibilité, pendant que cette Princeſſe avoit peine à ne pas croire que Catherine étoit devenue folle.

Alphonſe s'étant retiré dans la maiſon où il ſe cachoit, rêva longtemps à ce qui avoit pu cauſer la ſurpriſe & l'évanouïſſement de Catherine, & il ne le devina, que quand il eut appris que ſon Ecuyer étoit mort à Royelos, & qu'un homme qui étoit à elle, avoit acheté le diamant dont nous avons parlé : il jugea donc que ce diamant l'avoit jettée dans l'erreur où elle étoit ; & il réſolut de ne pas différer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre parti que de lui écrire. Il le fit, & il eut soin que sa lettre lui fut rendue, sans que personne sût qu'elle venoit de lui.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette lettre, disant que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoissant le caractere d'Alphonse, elle rougit, & pensa tomber dans un second évanouissement. La Reine lui faisant la guerre de son embarras, lui arracha la lettre, & toutes deux ensemble lurent ces paroles.

Je ne sais si je dois me savoir mauvais gré d'être mort, puisque vous avez la bonté de me regretter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuse, c'est le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde de vous

voir encore quelquefois dans celui-ci, & de vous dire de mes nouvelles. Elles sont très-bonnes ; jamais mort ne s'est mieux porté, & n'a été plus amoureux que moi : si vous vouliez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain sur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravaglis, j'espérerois que mon phantôme ne vous ferois point peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariser avec lui.

La Reine & Catherine de Sandoval ayant lu cette lettre, se regarderent avec des mouvemens bien différens. La Reine qui se flattoit qu'Alphonse trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur & qu'il cherchât à la voir.

Catherine ne pouvant douter qu'Alphonse ne fût en vie, eut toute la joie dont elle étoit capable. La froideur de la Reine ne put se cacher ; elle la remarqua :

& elle fut encore convaincue qu cette Princesse n'aimoit point Alphonse, puisqu'elle avoit témoignée si peu de tristesse aux nouvelles de sa mort, & faisoit voir si peu de joie en apprenant qu'il vivoi encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoi mieux répondre à ses reproches qu'en s'offrant de la mener au jar din de Miravaglis, & d'aller ave elle y voir Alphonse. Ce qui obli gea la Reine de vouloir être de c rendez-vous, c'est l'envie qu'ell avoit de voir si Alphonse oseroit en sa présence, témoigner à Catherine de Sandoval tout l'amou qu'il lui marquoit dans sa lettre ou peut-être même espéra-t-ell qu'Alphonse se déclareroit pour elle, & renonceroit à Catherine de Sandoval : car, dequoi ne se flatte-t-on point quand on aime : le dépit d'avoir des rivales a moins de

forces auprès des femmes, que l'espérance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de la Reine par un motif bien différent : elle fut bien aise d'avoir occasion d'instruire Alphonse des obligations qu'il avoit à cette Princesse, & de vaincre la froideur qu'elle paroissoit avoir pour lui : car, bien loin d'écouter la jalousie qu'auroit pu lui donner l'amour de la Reine, elle ne pensoit qu'à la mettre de plus en plus dans les intérêts d'un amant qu'elle n'aimoit que pour lui faire du bien ; & tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur & à l'établissement d'Alphonse, lui paroissoit bon. C'est ainsi que son amour, toujours incapable d'avoir des retours sur elle-même, la mettoit au dessus de tous les mouvemens que sentoit celui de la Reine.

Elles allerent donc ensemble au

lieu où elles espéroient trouver Alphonse ; & ayant laissé leur suite à la porte, elles ne furent pas longtemps sans l'appercevoir au fond d'une allée obscure. Elles s'avancerent vers lui ; & Alphonse qui croyoit ne voir que Catherine de Sandoval, fut bien surpris de trouver la Reine avec elle.

» Comme il paroissoit étonné ; » c'est à moi, lui dit la Reine, » que vous avez l'obligation de voir » ici votre Maîtresse ; car, quelque » passionnée que soit la lettre que » vous lui avez écrite, jamais elle » n'auroit osé venir sans moi.

La maniere dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alphonse qu'elle parloit avec un petit dépit ; & toutes les marques d'amour que cette Princesse avoit pu lui donner jusques-là, semblerent lui faire moins de plaisir que ce dépit.

Catherine s'apperçut qu'il étoit embarrassé, & pour lui donner lieu de répondre à la Reine, de maniere dont elle put être contente, elle prit la parole, & lui apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de prison.

Alphonse qui crut n'avoir pas lieu de douter de l'amour de cette Princesse, oublia, pour la trois ou quatrieme fois, tout ce qu'il devoit à celui de Catherine de Sandoval, & se jettant aux pieds de la Reine; » ah! Madame, lui dit-il, en lui » embrassant les genoux d'une ma- » niere toute passionnée, se peut-il » faire qu'Alphonse ne vous soit » pas indifférent. » Les larmes qui lui vinrent aux yeux en prononçant ces paroles, l'empêcherent de continuer; & la Reine qui ne put aussi retenir ses larmes, l'embrassa pour le faire relever.

Catherine connut par l'action de

cette Princesse, qu'il falloit qu'elle aimât Alphonse; & elle jugea bien que la froideur dont elle avoit cru avoir lieu de l'accuser, avoit été un effet de sa dissimulation.

Elle sentit alors tout ce qu'une amante sacrifiée peut sentir aux yeux d'une rivale à qui on la sacrifie; elle changea de couleur, elle soupira, Alphonse s'en apperçut, & peu s'en fallut qu'il ne quittât la Reine pour ne plus témoigner d'amour qu'à elle, tant un cœur du caractere du sien est peu sûr de lui-même.

Catherine de Sandoval vit bien qu'il s'étoit apperçu de son embarras; & quelque agitée qu'elle fût, elle eut encore la force de dissimuler, & de ne parler qu'en faveur de la Reine. » Vous voyez, » dit-elle, à cette Princesse, combien le pauvre Alphonse est touché des bontés que Votre Majesté

» a pour lui, & en vérité il mérite
» que vous soyez toujours dans ses
» intérêts.

La Reine fut embarrassée de ce discours de Catherine; elle auroit mieux aimée que sa rivale eût montré plus de jalousie. » Vous m'êtes
» trop chere, reprit-elle, avec un
» peu d'aigreur, pour abandonner
» un homme qui vous aime & qui
» n'aime que vous; car enfin, con-
» tinua-t-elle, en adressant la pa-
» role à Alphonse, n'est-il pas vrai
» que vous n'aimez que Catherine
» de Sandoval. » La Reine rougit en regardant Alphonse, & en lui disant ces paroles: Catherine s'apperçut encore mieux de la jalousie de la Reine; & Alphonse ne sachant que répondre, baissa les yeux, cherchant en lui-même comment il pourroit se tirer de cet embarras.

Catherine de Sandoval ne tarda guere à prendre la parole. » Al-

» phonſe n'eſt pas aſſez heureux,
» dit-elle, pour s'amuſer à aimer
» une perſonne auſſi inutile que moi;
» d'ailleurs, il a trop de diſcerne-
» ment & trop d'eſprit, pour ne
» pas voir que s'il lui étoit per-
» mis d'aimer Votre Majeſté, il
» n'aimeroit jamais qu'elle. Vous
» prenez grand ſoin, reprit la Reine,
» de répondre pour Alphonſe; ne
» pourroit-il pas s'expliquer lui-mê-
» me? Ah! Madame, interrompit
» Alphonſe, c'eſt vous qui prenez
» grand ſoin de m'inſulter, car que
» puis-je vous répondre qui ne vous
» offenſe? Vous pouvez, dit la
» Reine, parler à Catherine du ton
» dont vous lui écrivez; je ne ſerai
» point offenſée que vous aimiez
» une perſonne ſi digne de votre
» amour.

Alphonſe qui étoit l'homme du monde le plus ennemi de la diſſimulation, n'eut plus la force de ſe

contenir. » Je vois bien, reprit-il
» brusquement, que Votre Ma-
» jesté se plaît à insulter à mes mal-
» heurs & à ma foiblesse : puisque
» vous voulez que je m'explique ;
» je le ferai : Madame, je vous
» adore, dit-il, se jettant encore
» une fois à ses pieds ; mais la pas-
» sion que j'ai pour vous, ne me
» rend point insensible à ce que je
» dois à Catherine de Sandoval* ;
» je l'aime, & je sacrifierois mille
» fois ma vie pour elle. Je ne sais
» pas s'il est possible de vous aimer
» l'une & l'autre ; mais je sens bien
» que je ne puis faire autrement,
» & si vous croyez que mon cœur
» vous trompe, & n'est pas de
» bonne foi, je vous prie de me
» permettre de le percer en votre
» présence ; car j'aime mieux mou-
» rir, que de vous laisser croire à
» l'une ou à l'autre que je ne vous
» aime pas. » En disant ces paro-

les il tira ſon épée : la Reine l'arrêta, & elle fut fâchée d'avoir exigé de lui cette explication ; elle en fut même attendrie. Catherine ne la fut pas moins qu'elle ; l'une & l'autre verſa des larmes, & s'empreſſa également à faire relever Alphonſe : ainſi, par un effet bizarre, on vit deux rivales s'accorder par ce qui auroit dû les déſunir.

» Il eſt inutile, dit la Reine, en » eſſuyant ſes larmes, de diſſimu» ler plus long-temps combien Al» phonſe m'eſt cher ; vous voyez, » Madame, dit-elle à Catherine de » Sandoval, tout ce que je voulois » vous cacher, & j'aurois honte de » cet aveu, ſi j'avois une rivale » moins généreuſe que vous : mais » après tout, continua-t-elle, que » ſert à Alphonſe que nous l'ai» mions, puiſque nous ne pouvons » contribuer à ſon bonheur ; il dit » qu'il nous aime l'une & l'autre ;

» cet amour le perdra, ſi le Roi
» vient à le découvrir; & ce Prince
» qui ſe déclare votre amant & qui
» le haït déjà pour oſer aimer ſa
» Maîtreſſe, le haïra juſqu'à la fu-
„ reur, s'il ſait qu'il ait oſé aimer
„ ſa femme. Le meilleur parti qu'Al-
„ phonſe puiſſe prendre, c'eſt de
„ s'attacher ailleurs, & dès qu'il lui
„ ſera permis de revenir à la Cour,
„ de penſer à ſe marier.

„ Oui, Madame, reprit Catherine
„ de Sandoval, c'eſt-là ce que nous
„ devons perſuader à Alphonſe: &
„ moi, reprit Alphonſe, tout ce
„ que je me dois perſuader à moi-
„ même, c'eſt de n'aimer jamais
„ que la Reine & vous, de haïr &
„ de fuir toutes les femmes, puiſ-
„ qu'il n'y en a point qui vous reſ-
„ ſemble à l'une & à l'autre: il par-
„ la long-temps en ces termes;
„ mais enfin il leur promit de ne
„ pas s'oppoſer à ce qu'elles lui pro-

„ posoient, & il se séparerent.

C'étoit par des sentimens bien différens, que la Reine & Catherine de Sandoval pensoient à marier Alphonse : la Reine n'avoit cette pensée, qu'afin que son amant ne fut jamais à Catherine de Sandoval, dont elle ne pouvoit s'empêcher d'être jalouse ; & Catherine de Sandoval ne pensoit à marier son amant, que pour assurer sa fortune. Comme leurs sentimens étoient différens, aussi leur conduite ne fut pas la même, & la Reine se repentit bientôt de tout ce qui s'étoit passé dans le jardin. „ Quoi, se disoit-elle à elle-„ même, il a pu balancer à se dé-„ clarer pour moi, après avoir été „ assez heureux pour me posséder ; „ j'ai honte de ma lâcheté, & je „ devrois le haïr & l'éviter pour ja-„ mais.

Il est étrange que cette Princesse qui avoit la vertu & de la grandeur

d'ame, n'eut jamais la force de se mettre au dessus de cette jalousie, & que cette passion lui fit faire des démarches aussi bizarres que celles que nous allons voir. Occupée du seul desir de supplanter sa rivale, elle ne pensa qu'à obliger Alphonse à se déterminer à la préférence qu'elle cherchoit, en le mettant aussi-bien que Catherine, à toutes les épreuves qu'elle put imaginer. Il y avoit des momens où elle ne pouvoit s'empêcher de condamner sa jalousie, en se représentant avec combien peu d'intérêt & d'espérance Catherine de Sandoval aimoit Alphonse : mais il y en avoit aussi où cette rivale lui paroissoit d'autant plus digne de sa haine, qu'elle méritoit par ses manieres plus d'admiration & plus d'estime ; car la jalousie prend toujours de nouvelles forces du mérite de ceux qui en sont les objets.

Bertrand de la Cuéva, qui avoit

ignoré, ou qui avoit fait ſemblant d'ignorer que ce fut par l'ordre du Roi, qu'il avoit penſé être aſſaſſiné, & qui parut perſuadé que le Capitaine des Gardes l'avoit pris pour ſon rival, étoit mieux que jamais dans l'eſprit du Roi, & le choix que ce Prince avoit fait de lui pour tenir ſa place dans le lit de la Reine, lui avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit conſenti à lui pardonner, & qui sembloit être contente du deſir que le Roi avoit eu de le punir, le ſouffroit comme les autres courtiſans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à lui plaire. Elle réſolut de ſe ſervir de lui pour donner de la jalouſie à Alphonſe; elle affecta de lui parler avec diſtinction, & de lui permettre par ſes manieres, de lui marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaiſance de la Reine,

fit croire à la Cuéva qu'il en étoit aimé : il ne ſavoit point qu'elle eut connoiſſance qu'Alphonſe étoit celui qui avoit eu part à l'aventure de la premiere nuit de ſes nôces ; & comme c'étoit lui que la Reine avoit trouvé dans ſon lit à ſa ſeconde aventure, il alla s'imaginer que cette Princeſſe croyoit auſſi que c'étoit lui qui s'y étoit trouvé à la premiere. Il oſa même lui en parler, & s'attribuant quelquefois en termes couverts, lorſqu'il étoit ſeul avec elle, la gloire d'être pere de la Princeſſe d'Eſpagne, ſon inſolence même & ſon aveuglement alla ſi loin, qu'il oſa propoſer à la Reine de ſouffrir qu'il lui donnât lieu de devenir mere une ſeconde fois, s'aſſurant du çonſentement du Roi.

On juge bien que la Reine ne pouvoit s'empêcher de rire dans ſon cœur, de voir un homme faire vanité auprès d'elle, d'une choſe qui

en regardoit un autre, & que cette vanité jointe à la hardiesse de sa proposition, augmenta le mépris & l'aversion que cette Princesse avoit pour lui. Cependant elle dissimula, & sans faire semblant de comprendre ce que la Cuéva vouloit lui dire, elle lui laissa espérer que la chose pourroit réussir, si le Roi prenoit soin de la conduire.

La Cuéva n'eut pas de peine à persuader au Roi, qu'il étoit bon que la Reine eut encore des enfans, & que c'étoit un moyen d'affermir son autorité de plus en plus. Mais quelque envie que le Roi eut de surprendre la Reine, & quelque machine que fit la Cuéva pour parvenir à la posséder, ils ne purent réussir. La Reine refusa constamment le Roi, toutes les fois que ce Prince lui fit entendre qu'il vouloit avoir encore des enfans.

Cependant, le bruit courut à la

Cour qu'elle étoit grosse. Ce bruit étoit fondé sur ce que le Roi avoit témoigné assez ouvertement qu'il ne vouloit plus coucher seul : & soit que la Cuéva eut fait confidence à quelqu'un du secret du Roi, soit qu'on jugeât que le Roi qui passoit pour impuissant, s'étoit servi de lui; on commença dès-lors à semer sourdement que c'étoit Bertrand de la Cuéva qui étoit pere de la Princesse dont la Reine étoit accouchée, & que c'étoit encore de lui qu'elle étoit grosse.

Le bruit de cette prétendue grossesse se répandit bientôt par toute l'Espagne, & Alphonse ne fut pas des derniers à en entendre parler. Les mêmes personnes qui lui dirent cette nouvelle, ne manquerent pas d'ajouter ce que l'on disoit de la part que Bertrand de la Cuéva avoit & à cette seconde grossesse & à la premiere.

que l'on va voir ; mais il prit soin que cette lettre lui fut rendue, quand elle seroit seule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne la voulut voir. C'est ainsi qu'il se trompoit lui-même, en croyant qu'il n'aimoit plus cette Princesse : il ne faisoit pas réflexion qu'on aime encore quand on prend à tâche de marquer qu'on n'aime plus.

La chose arriva comme Alphonse l'avoit pensé ; sa lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en présence de la Reine, qui y lut ces paroles.

Quand j'ai paru balancer entre vous & la Reine, & me déclarer également pour l'une & pour l'autre, je ne savois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaison avec la Maîtresse de Bertrand de la Cueva. Pardonnez-moi cette injustice, & comptez que je ne me sens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne suis touché d'amour que pour vous.

La Reine ayant lu cette Lettre, fit semblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle signifioit. „ Qu'elle „ est donc, dit-elle, cette Maîtresse „ de Bertrand de la Cuéva dont il „ parle? y comprenez-vous quelque „ chose? Je ne sais, reprit Catherine, „ ce qu'il a voulu dire : mais ce n'est „ pas là le seul endroit de cette „ Lettre que je n'entends pas ; je „ n'y vois aucun sens depuis le com„ mencement jusqu'à la fin. Car en„ fin, je sais qu'Alphonse a pour Vo„ tre Majesté des sentimens tout diffé„ rens de ceux qu'il semble exprimer „ ici ; & il faut qu'il ait pris plai„ sir à se moquer de moi en m'écri„ vant de la sorte. Non, non, reprit „ la Reine, (ayant pris son parti, & ne voulant pas que Catherine jouit un moment du plaisir de se voir préférée, sans lui donner de nouveaux embarras :) „ Non, dit-elle, Alphon„ se ne se moque point ; il est dans

„ l'erreur, & ſur le bruit qui court „ de ma groſſeſſe, & ſur l'amour que „ l'on dit que Bertrand de la Cuéva a „ pour moi: je veux le détromper; & „ il eſt temps que je vous découvre „ des ſecrets qui vous ſurprendront. „ Mais je ſais à qui je me confie, & j'ai „ même beſoin de vous pour venir à „ bout de mes deſſeins. Sachez donc, „ continua-t-elle, que je ne ſuis point „ la femme du Roi de Caſtille & que „ ſi quelqu'un peut ſe dire mon mari, „ ce n'eſt qu'Alphonſe.

Catherine vit bien que la Reine alloit lui découvrir tout ce qu'elle avoit déjà appris de la bouche du Roi; & elle fit ce qu'elle put pour obliger cette Princeſſe à ne lui point faire cette confeſſion: mais elle s'y oppoſa inutilement. La Reine lui dit tout, & enſuite elle continua de la ſorte.

„ Vous jugez bien Madame, que „ je ne dois plus après cela regarder „ le Roi comme mon époux, & que le

„ le bruit qui court de ma grossesse
„ n'a aucun fondement. Pour Ber-
„ trand de la Cuéva, je l'ai en hor-
„ reur, & je ne songe plus qu'à trouver
„ le moyen de me retirer d'une Cour
„ où je ne puis demeurer en cons-
„ cience: mais je veux faire plus,
„ continua-t-elle en rougissant; en
„ me démariant d'avec le Roi de Cas-
„ tille, je prétends me donner à ce-
„ lui à qui le hasard m'a déjà donné,
„ & épouser Alphonse de Cordoue.
Elle s'arrêta après ces paroles moins par la honte que lui devoit donner ce dessein, que par la curiosité de voir comment sa rivale recevroit ce qu'elle lui disoit.

Catherine de Sandoval fut longtemps sans parler: mais enfin prenant la parole: „ J'avoue, Madame, dit-
„ elle, que tout ce que Votre Majes-
„ té vient de m'apprendre est si sur-
„ prenant, que je ne sais encore si
„ j'en dois croire mon oreille: mais

„ de tant de choſes ſurprenantes, il
„ n'y en a point qui me le paroiſſe
„ plus que le deſſein de vous déma-
„ rier pour épouſer Alphonſe. Hé!
„ Alphonſe, reprit la Reine, n'eſt-il
„ pas déjà mon époux, & puis-je
„ en épouſer un autre après ce qui
„ s'eſt paſſé.

„ Mais comment venir à bout
„ d'un deſſein ſi ſurprenant, répon-
„ dit Catherine? Que dira le Roi de
„ Portugal, de vous voir deſcendre
„ du Trône, pour épouſer un hom-
„ me ſi au deſſous de votre rang.
„ Eſt-il même à propos que l'on ſa-
„ che des ſecrets, qui en déshono-
„ rant le Roi de Caſtille, ſemblent
„ auſſi déshonorer Votre Majeſté.

„ Quoiqu'il en ſoit, reprit la Rei-
„ ne, le deſſein en eſt pris; ma
„ conſcience & mon honneur me
„ défendent de diſſimuler plus long-
„ temps; il faut que je m'en expli-
„ que avec Alphonſe: & pour cela,

„ Madame, il faut que vous le fas-
„ ſiez venir chez vous; je m'y ren-
„ drai quand il y ſera, & je pourrai
„ l'entretenir en liberté. Catherine
„ voyoit bien les extrêmités où elle
„ s'expoſoit, en conſentant au deſ-
„ ſein de la Reine: mais enfin, elle ne put la refuſer, craignant par ce refus quelque choſe de plus funeſte encore: & elle convint avec elle qu'elle avertiroit Alphonſe de ſe trouver le lendemain dans ſon appartement, où la Reine pourroit ſe rendre, quand le Roi ſeroit retiré dans le ſien.

Il eſt certain que rien n'eut plus de part au deſſein que la Reine prit de ſe démarier, & d'épouſer Alphonſe, que la jalouſie qu'elle avoit de Catherine de Sandoval; tant il eſt ordinaire que les plus petites paſſions ſont quelquefois la cauſe des événemens les plus ſurprenans.

Catherine de Sandoval frémit,

quand la Reine s'étant retirée, elle pensa à tout ce qui alloit arriver, si cette Princesse faisoit éclater son dessein; & elle ne trouva de consolation que dans l'espérance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant, le moment pris pour le rendez-vous du lendemain arriva; Alphonse qui avoit été averti, se rendit de bonne heure en habit déguisé à l'appartement de Catherine, & la Reine y vint quand la Cour se fut retirée, & qu'on crut que le Roi étoit couché. Catherine de Sandoval avoit eu le temps d'entretenir Alphonse avant que la Reine arrivât, & de le préparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec lui, en lui apprenant l'étrange résolution de cette Princesse: mais au lieu de mettre Alphonse dans les sentimens où il devoit être naturellement, de s'opposer à un dessein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvella toute la passion

qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle lui fit, que sa grossesse & l'amour de Bertrand de la Cuéva étant de faux bruits, cette Princesse avoit assez de passion pour vouloir descendre du Trône & l'épouser.

Alphonse perdit encore l'esprit à des nouvelles qui le flattoient si fort, & il donna à Catherine de Sandoval le désagrément de voir qu'il ne pensoit plus qu'à la Reine, & qu'il lui tardoit qu'elle n'arrivât.

Elle arriva; Catherine les laissa ensemble prendre des résolutions d'autant plus folles, qu'Alphonse n'écoutoit plus que son amour, & que la Reine commençoit à ne plus guere écouter la raison.

Cette conversation fut bientôt troublée par l'arrivée du Roi, qui pensa les surprendre. Le hasard voulut que le Médecin qui avoit conduit Alphonse dans l'appartement de Catherine, lorsqu'il passa pour

un mort qui revenoit de l'autre monde; le hasard dis-je, fit que ce même Médecin apperçut Alphonse, lorsque pour se trouver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître, & étant allé au coucher du Roi, il dit qu'il avoit rencontré le mort de Catherine de Sandoval qui entroit dans son appartement.

Le Roi dit aussi-tôt qu'il falloit y aller, soit qu'il soupçonnât quelque chose, soit qu'il ne fut conduit que par une simple curiosité. Il vint donc, & Catherine n'eut que le temps de retirer brusquement la Reine, & de la faire cacher dans un Cabinet, restant seule avec Alphonse.

Le Roi changea de couleur en reconnoissant Alphonse, & il crut aussi bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait courir le bruit qu'un

mort lui étoit apparu que pour être en possession de voir son Amant ; & on ne ménagea plus la réputation de cette illustre fille, dès qu'on sut qu'on l'avoit trouvée seule enfermée avec Alphonse.

Il lui auroit été aisé de se justifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine ; mais elle eut assez de courage pour aimer mieux exposer sa réputation, que celle de cette Princesse.

Elle essuya donc toutes les railleres & toutes les menaces du Roi, qui finit la conversation, en lui disant avec aigreur, que quelque indigne qu'elle fut de ses soins, cependant il pensoit encore à son honneur, & qu'il vouloit qu'elle épousât Alphonse sur le champ. Aussi-tôt il ordonna qu'on allât quérir un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais révolution ne fut plus surprenante & plus bizarre ; la Reine

qui venoit de quitter Alphonse après l'avoir flatté de l'espérance de l'épouser, entendoit du cabinet où elle étoit cachée, qu'on alloit marier Alphonse à sa rivale; Alphonse d'un autre côté qui étoit tout rempli des vaines espérances que la Reine lui avoit données, les voyoit tout d'un coup s'évanouir & contraint d'en épouser un autre. Catherine de Sandoval étoit trop agitée, & même trop au dessus des sentimens vulgaires, pour être sensible à la joie d'épouser un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par-là une rivale dont elle savoit bien qu'elle étoit haïe; personne ne disoit mot : le Roi se promenoit à grand pas, regardant de temps en temps Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & aussi-tôt le Roi prenant la main de Catherine,

& la mettant en celle d'Alphonse, il lui demanda si elle ne le prenoit pas pour son époux. La Reine entendant cette demande, sortit du cabinet, & dit au Roi » qu'avant que » d'achever ce mariage, elle avoit » à dire quelque chose de conséquence, & qu'elle prioit le Roi » de faire retirer tout le monde, ne » pouvant s'expliquer qu'en présence » de Sa Majesté, de Catherine de » Sandoval & d'Alphonse.

Jamais homme ne fut plus surpris que le Roi, de voir la Reine; & ne sachant que comprendre à cette aventure, il fit retirer ceux devant qui elle ne vouloit pas s'expliquer; & alors cette Princesse dit au Roi, qu'elle s'opposoit au mariage d'Alphonse & de Catherine, puisqu'Alphonse étoit déjà l'époux d'une autre femme: » c'est moi, Sire, continua-t-elle, qui suis la femme » d'Alphonse, du moins vous savez

» mieux que personne que vous n'ê-
» tes pas mon mari ; le Ciel a pris
» soin de me garantir de l'indigne
» dessein que vous aviez de me li-
» vrer à un autre, en me donnant
» à celui auquel il m'avoit sans dou-
» te destinée.

Ce discours n'étoit obscur pour aucun de ceux qui l'écoutoient, & il n'y eut personne qui n'en fut étonné, & qui ne prévit les suites funestes d'une si extraordinaire démarche.

Le Roi après avoir rougi & pâli successivement, se laissa tomber sur un siege sans pouvoir rien dire; Alphonse baissoit les yeux, craignant de rencontrer ceux de la Reine & de Catherine, qui toutes deux l'auroient embarrassé dans cet affreux moment.

La Reine s'assit de son côté le visage tout en sueur, par les impressions qu'avoit fait sur elle le dis-

cours qu'elle venoit de tenir. Catherine de Sandoval étoit la seule qui auroit pu être plus tranquille, puisqu'au moins sa réputation étoit sauvée par le discours & la présence de la Reine ; mais le danger où elle voyoit son amant, l'occupoit toute entiere, elle n'avoit non plus la force de parler que les autres.

Cette scene dura long-temps ; mais enfin, le Roi sans s'expliquer appella du monde, & ordonna qu'on se saisit d'Alphonse, & après qu'il l'eut vu emmener, il sortit sans rien dire, ni à la Reine, ni à Catherine de Sandoval, qu'il laissa ensemble.

Dès que le Roi fut sorti ; ah ! » Madame, dit Catherine à la Rei- » ne qu'avez-vous fait ? vous avez » perdu Alphonse, & vous vous » êtes perdue vous même ; ne de- » viez-vous pas vous en fier à moi, » & croire que je n'aurois jamais » consenti à épouser Alphonse ; que

» ne continuyez-vous à vous tenir
» cachée, & à me laisser seule me
» démêler de cette affaire.

» Il est vrai, dit la Reine, que
» j'ai tort, & ce que vous avez fait
» jusqu'à présent est si héroïque, que
» je devois croire que vous auriez
» encore la force de résister aux dé-
» pens même de votre réputation,
» à l'occasion d'être la femme de
» de votre amant; mais la chose est
» faite, & il n'y a plus de remede
» que d'en écrire en Portugal, &
» d'instruire le Roi mon pere, de la
» situation où je suis, & de l'enga-
» ger à me retirer de cette Cour.

„ Mais que deviendra Alphonse,
„ reprit Catherine, & le Roi peut-
„ il différer un moment à le faire
„ périr. C'est à vous, Madame, re-
„ prit la Reine, à représenter au
„ Roi, le tort qu'il se fera en le fai-
„ sant périr: & s'il lui reste encore
„ quelque soin de sa réputation,

„ il craindra ſans doute une mort
„ qui feroit infailliblement éclater
„ ſa honte.

Elles paſſerent le reſte de la nuit en de pareils diſcours, & elles ſe ſéparerent ſans ſavoir ce qu'elles feroient dans des conjectures où il étoit ſi difficile de deviner ce qu'il y avoit à faire.

Dès que le Roi fut rentré chez lui, il fit venir Bertrand de la Cuéva, à qui il rendit compte de ce qui venoit d'arriver. Cet homme qui ſe flattoit de l'amour de la Reine, devoit naturellement ou la haïr ou la mépriſer, après la démarche qu'elle venoit de faire : mais ce n'eſt pas là le ſentiment qu'il eut ; il ne penſa qu'à profiter de l'occaſion de ſe défaire de ſon rival, eſpérant que quand il ſeroit mort, la Reine pourroit enfin avoir de la complaiſance pour lui, & qu'elle préféreroit un commerce auquel le Roi

aideroit lui-même, au bruit & au fracas d'une ſéparation qui la priveroit & de la Couronne & de l'honneur.

Il conſeilla donc au Roi de commencer par faire couper la tête à Alphonſe, avant que l'aventure de la nuit derniere eut éclaté ; » On „ ne croira point, Sire, ajouta-t-il, „ que vous l'ayez fait mourir pour „ un autre ſujet que pour la révolte „ de Soria ; & quand on devroit „ croire que c'eſt auſſi pour l'avoir „ trouvé enfermé avec Catherine de „ Sandoval, cette hardieſſe n'eſt-„ elle pas un crime digne de mort ?

Ce conſeil étoit dans le fond le meilleur qu'on put donner au Roi dans les circonſtances où il ſe trouvoit : il ordonna donc à la Cuéva de faire inceſſamment exécuter Alphonſe.

La Cuéva ne perdit aucun moment, & en quittant le Roi, il en-

voya de la part de ce Prince dire à Alphonse qu'il se préparât à la mort, & que dans une heure on viendroit l'exécuter.

Alphonse reçut cet ordre dans une Tour où on l'avoit enfermé; la seule grace qu'il demanda, ce fut qu'il lui fut permis de voir Catherine de Sandoval avant que de mourir; on lui promit d'en parler au Roi, & on le laissa pour se préparer à la mort.

Catherine de Sandoval ne s'étoit point couchée, & sachant que le Roi avoit fait venir Bertrand de la Cuéva, elle avoit ordonné à un homme qui étoit à elle, d'observer ce qui se passeroit chez le Roi, & de venir l'en avertir incessamment; cet homme sut qu'on alloit faire mourir Alphonse, & il vint en avertir Catherine.

Elle courut aussi-tôt chez le Roi, & se jettant à ses pieds; » ce n'est

» point, lui dit-elle, toute en larmes, la vie d'Alphonse que je » vous demande, ce n'est qu'un » peu plus de temps pour le préparer à la mort. Eh bien, dit le » Roi, allez l'y préparer vous-même, ,, aussi bien il vous demande ; mais ,, abrégez cette visite, car j'ai ordonné qu'on m'apportât sa tête ,, dans une heure.

Catherine vit bien qu'il seroit inutile de demander au Roi une autre grace que celle qu'elle venoit d'obtenir : elle prit le chemin de la Tour où étoit Alphonse ; mais auparavant elle manda à la Reine & à la Marquise de Villéna, (qui étoit la même que la Comtesse de Saint Etienne,) qu'Alphonse alloit être exécuté.

Et étoit plus morte que vive quand elle entra dans la Tour, & on ne peut dire tout ce que son cœur sentit, quand elle trouva Alphonse à genoux

qui n'attendoit plus que l'Exécuteur. Cependant elle eut la force de ne point témoigner sa foiblesse : „ Je „ ne viens point, mon cher Alphon„ se, lui dit-elle, vous flatter de l'es„ pérance de vivre ; il faut mourir : „ mais je viens vous conjurer au nom „ de notre amitié, de vous souvenir „ de votre courage pour vous sou„ mettre comme vous devez le faire „ aux ordres du Ciel, qui demande „ de vous ce sacrifice.

„ Ah ! Madame, reprit Alphonse, „ que faites-vous, & faut-il que par „ une générosité sans exemple, vous „ renouvelliez dans mon cœur tous „ les regrets que j'ai en mourant, de „ ne vous avoir pas toujours été fide„ le ? Qu'ai-je fait ? & à quoi ai-je „ pensé ? y a-t-il dans le monde entier „ une personne comme vous ? Hélas ! „ je devois vous connoître & profi„ ter de vos conseils, je ne serois „ pas réduit à mourir indignement.

Comme il parloit, on entendit un grand bruit à la porte de la Chambre, & des gens qui entroient avec précipitation. Catherine crut que c'étoit l'Exécuteur, & ne pouvant soutenir cette vue, elle tomba évanouie en serrant la main d'Alphonse, qui se détournant, vit le vieux Marquis de Villéna, suivi de plusieurs autres, qui arrachant Alphonse,, lui dit: ,, Allons, Sei-,, gneur, sauvez vous; ,, & sans attendre sa réponse, l'enleva hors de la Tour, y laissant Catherine dans l'évanouissement, dont elle ne revint que long-temps après.

Pour comprendre comment Alphonse fut délivré, il faut savoir qu'il y avoit long-temps que le vieux Marquis de Villéna qui avoit gouverné le Roi pendant les premieres années de son regne, étoit mécontent de la faveur de Bertrand de la Cuéva, à qui le Roi avoit

prodigué les premieres Charges de sa Maison, & qu'il avoit fait Comte de Ledésma, Duc d'Albulguergue, & Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux; & cela joint à ce qui se disoit publiquement de son commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour déposer le Roi, & mettre à sa place l'Infant Dom Alonce son frere.

La ligue étoit secrete, & le Marquis qui avoit dans son parti les principaux Seigneurs d'Espagne, ne cherchoit que le moyen de se saisir de la personne du Roi, quand la Comtesse de Saint Etienne sa belle fille, qui n'avoit jamais assez haï Alphonse pour être insensible aux nouvelles de sa mort, vint lui dire ce qu'elle venoit d'apprendre de celui que Catherine

de Sandoval lui avoit envoyé, à ſavoir, qu'on alloit faire mourir Alphonſe.

Le Marquis de Villéna crut que c'étoit une occaſion pour éclater: & s'il penſa à délivrer Alphonſe, ce fut moins par l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation, que pour marquer au Roi qu'il n'étoit pas auſſi Maître qu'il le penſoit, & obliger ce Prince à faire quelque choſe qui ſerviroit de prétexte aux rebelles, pour ne plus garder de meſures.

Il ne ſe trompa pas dans ſes conjectures: perſonne ne lui réſiſta quand il ſe préſenta pour délivrer Alphonſe: & le Roi qui fut bientôt inſtruit de cette action, penſa être lui-même arrêté, tant les rebelles étoient en grand nombre, & prirent promptement les armes.

Tout étoit déjà en tumulte dans le Palais, quand Catherine revint de

ſon évanouiſſement. Elle ne douta point quand elle ſe vit ſeule & les portes ouvertes, qu'Alphonſe n'eut été exécuté; elle chercha ſi elle ne trouveroit point de marques de ſon ſang; & n'en trouvant point, elle ſortit, & ne fut pas long-temps ſans apprendre ce qui ſe paſſoit.

Fin du ſecond Livre.





HISTOIRE SECRETE DES AMOURS DE HENRI IV. ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

LIVRE TROISIEME.

LE temps que le Marquis de Villéna employa à délivrer Alphonſe, lui fit manquer l'occaſion de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi; & les rebelles lui reprocherent dans la ſuite qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour que ſa belle-

fille avoit pour Alphonse, qu'à ses propres intérêts. On croyoit avoir d'autant plus de sujet de grossir ces reproches, que cette faute fut plus essentielle dans ses circonstances, & qu'on s'apperçut bientôt qu'en délivrant Alphonse, on s'étoit chargé en sa personne d'un homme capable de faire échouer le principal dessein des révoltés, qui étoit de chasser la Reine & sa fille.

Ainsi pendant que le Marquis s'arrêtoit dans la Tour qui servoit de prison à Alphonse, le Roi qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte; & ayant appris par Bertrand de la Cuéva, qu'on commençoit à se saisir des portes du Palais, & qu'on disoit hautement qu'on vouloit s'assurer de sa personne; il se sauva avec son favori, & il prit le chemin de Séville, suivi de ceux qui eurent assez de fidélité pour ne le pas abandonner.

Les rebelles se trouverent par sa fuite entiérement maîtres de Madrid. On enferma la Reine, après lui avoir fait mille reproches sur sa prétendue débauche avec le favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas suspecte, on négligea de s'assurer d'elle ; & elle eut le temps de se retirer à Arévalo, chez un de ses parens, qui y menoit depuis quelque temps une vie privée.

Alphonse avoit trop d'obligation au Marquis de Villéna, pour ne pas entrer d'abord dans ses desseins: il dissimula donc le chagrin que lui donnoient les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine ; & il parut ne pas s'inquiéter de ce que Catherine de Sandoval étoit devenue.

Dès que les rebelles furent les maîtres de Madrid, ils publierent un Manifeste, qui contenoit les sujets qu'ils avoient de se plaindre, dont les principaux étoient : „ Que

„ le Roi avoit donné les premieres
„ Charges de l'Etat à des perſon-
„ nes indignes ; & que contre tou-
„ tes les loix de la Juſtice, il avoit
„ fait déclarer héritiere de Caſtille,
„ une fille de Dom Bertrand ſon
„ favori.

Ayant publié ce Manifeſte, ils voulurent agir par voie de fait ; & dans une aſſemblée tumultueuſe, ils dépoſerent le Roi, & mirent à ſa place l'Infant Dom Alonſe ſon frere. Le Roi de ſon côté prit les armes ; & on ne penſa plus de part & d'autre qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendre comment une pareille révolution ſe fit en ſi peu de temps ; & que ſans avoir pris des meſures, le Marquis de Villéna fit par le ſeul haſard éclater & réuſſir dans l'eſpace d'une nuit, un deſſein qui ſembloit demander tant de méditations & tant d'intrigues. Mais les révolutions les

plus surprenantes sont ordinairement les plus soudaines ; & pour porter les peuples d'une extrêmité à l'autre, il ne faut quelquefois qu'un moment.

Personne n'avoit plus d'intérêt qu'Alphonse, d'appuyer l'élection de l'Infant. Mais il craignit pour la Reine ; & l'amour qu'il avoit pour cette Princesse fut plus fort, que la haine qu'il devoit avoir pour le Roi : heureux s'il avoit pu étouffer un amour dont il avoit d'ailleurs si peu sujet d'être content. Mais cette passion aveugle toujours ceux qui s'en font un mérite : & du caractere dont nous avons vu qu'étoit Alphonse, il croyoit que son mérite devoit consister à aimer toujours ce qu'il avoit aimé une fois.

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement ; & quoique

rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toujours conservé assez de raison, pour ne chercher que les véritables intérêts de celui qu'elle aimoit.

A la vérité, elle n'en étoit pas plus tranquille : & quoiqu'elle eut senti toute la joie dont elle étoit capable, en apprenant que son amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laissé de porter à Arévalo un cœur fort agité. Elle connoissoit le caractere d'Alphonse ; & sachant les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine, elle jugea bien que cela feroit encore faire quelque folie à un homme en qui elle avoit reconnu un si grand foible pour cette Princesse.

La situation où elle se trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le parent chez qui elle s'étoit retirée : & elle ne fut pas longtemps chez lui, sans apprendre l'a-

venture qui avoit obligé cet homme de quitter la Cour, & de se condamner à la retraite. La voici en peu de mots; & on aura d'autant plus de plaisir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particuliérement entrepris de représenter, en faisant voir dans cette Histoire, combien une personne du caractere de Catherine de Sandoval est malheureuse, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pédro Villaserra; il étoit d'une Maison distinguée par son ancienneté; & il avoit toujours vécu avec beaucoup de réputation, occupé des principales Charges de l'Etat, & ne connoissant point d'autre amour que celui qu'il croyoit nécessaire à son amusement, ou à ses plaisirs: mais sa mauvaise étoile lui ayant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement,

& la néceffité de quelques affaires lui donnerent beaucoup de liaifons & de commerce; il perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joui jufques-là.

Cette Dame avoit une fille réguliérement moins belle que fa mere, mais en qui Dom Pédro crut voir quelque chofe de plus piquant pour la beauté, & de plus folide pour l'efprit. Il s'attacha à cette jeune perfonne par l'effet du penchant; & il fe confirma dans cette inclination, par les bonnes qualités qu'il fe perfuada qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de fon choix; & fa maîtreffe parut avoir pour lui autant de penchant, qu'il en avoit pour elle. Cette fille jouiffoit d'une liberté plus grande, que les filles n'en ont en Efpagne; & foit que fa mere ne fe mit pas trop en peine de fa fille, foit qu'elle la crut inca-

pable de faire des fautes, soit que le goût que cette mere avoit pour la liberté & le repos, lui fit négliger les soins les plus essentiels, elle abandonnoit sa fille à sa propre conduite. Non seulement Dom Pédro ne profita point de cette situation; mais comme il avoit & qu'il vouloit avoir pour sa maîtresse autant d'estime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à lui inspirer tout ce qui pouvoit assurer sa réputation & sa vertu. Il porta même si loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'ayant appris par une confidente que la jeune personne avoit autrefois un peu abusé de la facilité de sa mere, dans une intrigue qui avoit fait du bruit; il ne voulut jamais ajouter foi aux discours de cette confidente; & il persuada au contraire à sa maîtresse de s'en défier comme d'un mauvais esprit.

Si les rapports de la confidente

ne furent pas capables de diminuer son estime pour sa Maîtresse, ils servirent un peu à faire changer de nature à son amour. Il espéra de trouver en elle à son égard, les foiblesses dont on disoit qu'elle étoit capable. Mais, condamnant aussi-tôt des desirs si contraires à l'estime qu'il avoit pour elle, non-seulement il ne les fit point connoître; mais il s'étudia à donner encore à sa Maîtresse de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il sentoit naître dans son cœur ces desirs téméraires, plus il redoubloit son respect & sa retenue; & un sacrifice si difficile auroit servi à le mieux établir encore dans l'esprit de la personne qu'il aimoit, si elle eut été d'un autre caractere.

Mais il crut avoir lieu de croire qu'elle en écoutoit un autre, qui

n'avoit ni ſon mérite, ni ſa délicateſſe.

Celui qui cauſa ſa jalouſie, étoit en effet l'homme du monde qui ſembloit le moins capable de la cauſer. C'étoit un homme ſans aucune réputation, quoiqu'il ne fut plus jeune, & ſi fort connu pour homme de peu d'eſprit & de mérite, que perſonne n'en parloit qu'avec une eſpece de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit de la connoiſſance de la mere; & cette femme le croyoit ſi fort ſans conſéquence par le peu de mérite qu'elle lui connoiſſoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laiſſer ſeul avec ſa fille, que de difficulté d'accorder la même liberté à Dom Pédro.

Il étoit donc tous les jours chez elle : & pendant qu'on lui accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pédro

à des visites comptées, qu'on abregeoit même souvent, tant son mérite le rendoit suspect.

Cependant, quelque peu d'esprit qu'eut ce rival, & quelque établi qu'il fut de voir la mere par une possession de vingt ans, on commença à parler de l'assiduité & de la longueur de ses visites, & de les mettre sur le compte de la fille.

Dom Pédro n'en fut pas alarmé d'abord, & il avoit aussi-bien que les autres si peu d'ombrage d'un tel rival, qu'il ne croyoit pas qu'une personne qu'il estimoit put jamais s'attacher à un amant si indigne d'elle. Ainsi, bien loin de se joindre à ceux qui en parloient, il étoit sans cesse sur les rangs, pour prouver que c'étoit une médisance, & pour tâcher de la détruire, en rendant la justice qu'il croyoit être due, non-seulement à la vertu,

mais aussi au discernement de sa maîtresse.

Cependant, la médisance se grossit, & fut fortifiée par des accidens qui parurent des preuves du commerce dont on les accusoit. Les parens & les domestiques en parlerent également; & le bruit qu'ils firent, rendit la chose si publique, qu'il n'y eut que le seul Dom Pédro qui soutint encore que c'étoit une calomnie.

Ce n'est pas qu'il fut aveugle, ni qu'il n'eut de violens soupçons; mais enfin, il ne pouvoit se résoudre d'accuser de cette foiblesse, une personne qu'il avoit estimée, & il continua toujours à la défendre & à la servir. On ne peut dire jusqu'où il porta son zele, & tout ce qu'il imagina, & tout ce qu'il fit pour persuader à tout le monde que les bruits qui la décrioient, n'avoient été répandus que

par des ennemis jaloux de sa gloire & de celle de sa famille. Ainsi, ce ne fut qu'à lui seul que cette fille fut redevable de sa réputation, & que la chose vraie ou fausse dont elle étoit accusée se détruisit avec le temps. Il travailla même à lui trouver un parti; il y réussit, & un mariage avantageux qu'il lui ménagea, étouffa jusqu'au souvenir de l'intrigue dont elle avoit été soupçonnée.

Mais, Dom Pédro ayant été capable d'aimer assez cette fille, pour la mettre dans le monde sur le pied d'une personne vertueuse, n'eut pas celle de la prendre lui-même pour telle. Ses soupçons sembloient se grossir dans son esprit en même temps qu'il les détruisoit dans l'esprit des autres : & ne pouvant arracher de son cœur l'amour qu'il avoit pour elle, & ne croyant pas aussi qu'il pût le faire paroître avec honneur,

il prit le parti de ne la plus voir, & pour mieux y réussir, il quitta la Cour, dont il avoit d'ailleurs peu de sujet d'être content, & il se retira dans la retraite d'Arévalo, où Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fut pas long-temps sans avoir la confidence de cet amour; & les peines qu'il faisoit souffrir à son parent, la convainquirent qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le sien, & dont les tourmens étoient plus bizarres. Car enfin, quelque peu digne d'elle que lui parut Alphonse, elle ne trouvoit point, en continuant à l'aimer, un chagrin de la nature de celui de Dom Pédro. Il lui sembloit que dans les circonstances où elle aimoit Alphonse, il y avoit de la générosité à aimer un infidele; mais elle ne voyoit que de la lâcheté à Dom Pédro; & cet homme lui faisoit d'au-

tant plus de compaſſion, qu'elle jugeoit bien que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'eſt de ne pouvoir s'empêcher de mépriſer la perſonne qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pédro ne convenoit pas de la lâcheté dont elle l'accuſoit : auſſi falloit-il être dans la ſituation où il étoit, pour comprendre, ou qu'il n'y a pas toujours de la lâcheté à aimer une femme infidelle, ou que s'il y en a, c'eſt une lâcheté qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car, Dom Pédro étoit, ſans contredit, le plus honnête homme de l'Eſpagne, & dont les ſentimens étoient plus nobles en tout le reſte. Mais, plus il étoit honnête homme, plus il avoit à ſouffrir de voir que le mépris qu'il avoit pour ſa maîtreſſe ne pouvoit détruire ſon amour, ni ſon amour empêcher ſon mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arévalo, & s'occupoit avec son parent aux réflexions que leurs destinées leur faisoit faire naturellement sur les bizarreries de l'amour, on formoit dans l'armée des révoltés des desseins non moins bizarres, & qui l'exposerent elle & son amant à des incidens plus extraordinaires encore que ceux qui leur étoient arrivés.

On ne savoit point qu'Alphonse eut aimé la Reine : tout ce qui s'étoit passé à cet égard étoit demeuré secret, & la seule Catherine de Sandoval, passoit pour la personne qu'il aimoit. On n'avoit attribué qu'à la jalousie que cet amour donnoit au Roi, le supplice auquel le Marquis de Villéna avoit arraché Alphonse ; & sa condamnation avoit paru d'autant plus injuste aux conjurés, qu'on étoit persuadé que le Roi n'avoit porté sa jalousie jusqu'à

faire périr ſon rival, que pour marquer qu'il ne méritoit pas le (* ſurnom) qu'on lui avoit donné.

On crut donc ne pouvoir rien faire de plus capable de mortifier ce Prince, que de marier Alphonſe à Catherine de Sandoval. La jeune Marquiſe de Villéna fut celle qui en fit la premiere propoſition à ſon beau pere, & elle voulut en cette occaſion faire pour Catherine, ce que Catherine avoit fait pour elle, quand étant Comteſſe de Saint Eſtienne, cette généreuſe fille avoit voulu la marier à Alphonſe.

Le Marquis de Villéna entra dans les ſentimens de ſa belle fille, par les raiſons de ſa politique, & par celles de l'honneur & du repos de ſa famille. Il étoit ravi d'attacher Alphonſe au parti des rebelles par de nouveaux liens, & de l'occuper

(* d'Impuiſſant.)

auprès d'une femme qu'il aimoit ; pour donner moins de jalousie à son fils, qui ne pouvoit ignorer que la Marquise de Villéna aimoit toujours Alphonse.

Il en parla donc à Alphonse, & il en écrivit à Catherine. L'un & l'autre reçut la proposition avec toute la joie que pouvoient avoir deux personnes qui s'aimoient depuis si long-temps, & qui crurent que les obstacles qui s'étoient jusques-là opposés à leur mariage, avoient cessé, puisque l'Etat ayant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roi, & qu'Alphonse devoit espérer de l'Infant, qu'on venoit de couronner, toutes les graces qu'il n'avoit pu obtenir du Roi son frere.

On fit donc revenir Catherine à Madrid ; & tout se prépara pour la cérémonie de leur mariage. Ce fut alors que cette illustre fille se

crut à la fin des peines que lui avoit données jusques-là un amour sans espérance ; & son cœur qui avoit toujours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaisir qu'il avoit toujours ignoré ; quand le fatal attachement que son amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne restoit qu'un jour jusqu'à leur mariage, lorsqu'Alphonse apprit un dessein que formerent les conjurés, de rendre à jamais la Reine infame, & de confirmer en la surprenant dans un déréglement effectif, l'opinion qu'ils avoient répandue de sa mauvaise conduite. On ne pouvoit assurer la couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roi ; car c'étoit où visoit cette conspiration : & il n'est pas surprenant qu'ayant résolu de faire croire que la fille étoit illégitime, on n'épar-

gnât rien pour flétrir la mere.

Le dessein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuse Princesse, étoit de faire entrer dans sa prison un homme assez bien fait, pour espérer qu'il lui inspireroit de l'amour, & assez hardi pour lui faire violence : & on avoit choisi pour cela, un parent du Marquis de Villéna, nommé Paciéco, qui sembloit avoir l'une & l'autre qualité, & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toujours été traité avec des distinctions capables de donner de la vraisemblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciéco aimât cette Princesse, soit qu'il ne prévît pas l'infamie & les extrêmités où l'exposoit une pareille commission, il l'accepta, & Alphonse en fut averti.

Il fut moins saisi à cette nouvelle, de l'horreur que lui devoit

inſpirer le deſſein des conjurés, que de la compaſſion que lui donna le ſort d'une Reine, expoſée à un traitement ſi indigne, & qui devoit la perdre ſans reſſource. Peut-être même ſon amour ſe réveilla-t-il alors, & qu'il eut de la peine à ſouffrir qu'un autre que lui eut reçu une commiſſion qui flattoit la violence de ſes deſirs; car de quels indignes ſentimens n'eſt-on point capable de ſe laiſſer ſurprendre, quand on ſe laiſſe aveugler par ſa paſſion.

Quoiqu'il en ſoit, il réſolut d'empêcher que Paciéco n'exécuta le deſſein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui lui dit qu'il étoit trop tard de s'y oppoſer, & qu'à l'heure qu'il lui parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alphonſe ne garda plus de meſures, voyant les choſes à cette

extrêmité. Il courut à la maiſon où la Reine étoit enfermée, & il y arriva au moment que Paciéco alloit ſe la faire ouvrir. Il lui ordonna de ſe retirer ; & Paciéco lui diſant à l'oreille, que ce qu'il en faiſoit étoit du conſentement & de l'ordre même du Marquis & de l'Infant ; il lui répondit que l'un & l'autre avoient changé de deſſein, & qu'ils l'avoient envoyé exprès pour le lui dire, & le faire rétirer. Paciéco n'oſa répliquer, connoiſſant le rang & la qualité d'Alphonſe, & il ſe retira. Mais Alphonſe qui devoit ſe contenter d'avoir détourné, ou du moins ſuſpendu le deſſein qu'on formoit contre la Reine, ne put encore réſiſter au deſir de voir cette Princeſſe ; & ayant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour ſe faire ouvrir la priſon, il réſolut de s'en ſervir pour lui-même. Paciéco l'obſerva ; & ayant vu qu'au lieu

de le ſuivre & de ſe retirer avec lui, il entroit & demandoit à voir la Reine; il vint en rendre compte aux conjurés, en des termes qui firent croire qu'Alphonſe avoit voulu prendre pour lui la commiſſion qu'il avoit ôtée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurés que ce fut Alphonſe ou Paciéco, qui contribuât au deſſein qu'ils avoient de décrier la Reine: & dès qu'on leur eut dit qu'Alphonſe étoit chez cette Princeſſe, ils répandirent le bruit que toute priſonniere qu'elle étoit, elle avoit tant de penchant à la débauche, qu'elle avoit introduit Alphonſe dans ſon appartement; ajoutant, pour mieux la décrier, ce qu'ils imaginerent ſur le champ, qu'il y avoit long-temps qu'elle avoit une intrigue avec lui.

Catherine de Sandoval n'avoit rien ſu, ni du deſſein des conjurés, ni de la démarche d'Alphonſe; &

apprenant qu'il étoit entré chez la Reine; elle fut la seule qui trouva de la vérité à l'intrigue dont les conjurés l'accusoient. Elle crut donc qu'Alphonse n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aimer: & voyant bien les extrêmités où le réduisoit une démarche qui faisoit tant de bruit; elle ne compta plus sur l'espérance de son mariage, & elle se crut trahie d'une maniere plus cruelle qu'elle ne l'avoit encore été. » Quand » il ne seroit entré chez la Reine, » se disoit-elle à elle-même, que par » un mouvement de compassion; on » le regardera toujours comme un » amant qui a une intrigue avec elle; » & je ne puis plus devenir l'épouse » d'un homme soupçonné d'avoir » ce commerce, & de qui on va » répandre des bruits aussi injurieux » à sa réputation qu'à celle de cette » Princesse. Cette réflexion lui ôta

toute espérance d'être heureuse; & elle ne s'appliqua plus qu'à chercher les moyens de s'éloigner, & d'oublier, si elle pouvoit, un amant si peu digne d'elle; » Aussi bien, ajou-» toit-elle encore, n'a-t-il plus be-» soin de moi pour sa fortune, qui » a été la seule considération, qui » jusqu'ici a soutenu ma constance; » il est temps de me mettre au » dessus d'une passion qui n'a servi » qu'à troubler le repos de ma vie; » & il m'est d'autant plus permis de » la vaincre, que je suis devenue » inutile à l'amant que j'ai trop aimé. Ce fut donc à ce moment que Catherine de Sandoval se sentit plus maîtresse de son cœur qu'elle ne l'avoit été: & on peut connoître qu'elle n'avoit jamais eu que des sentimens héroïques, puisqu'elle aima Alphonse tant qu'elle crut qu'il y avoit de la gloire à lui être fidelle, & qu'elle cessa un peu de l'aimer,

mer, dès qu'elle vit qu'il n'y auroit plus que de la lâcheté ou du déréglement à se piquer de constance. Mais en croyant ne plus devoir aimer Alphonse, elle ne conçut point pour lui assez d'indifférence & de mépris, pour l'abandonner, quand elle crut qu'il avoit besoin d'elle.

C'est ici qu'on doit admirer la fatalité des événemens qui causent dans le monde les changemens les plus imprévus.

Alphonse avoit fait mille choses plus coupables & plus folles que cette derniere action, sans que Catherine eut jamais changé pour lui : car dans le fonds, il étoit excusable d'avoir été sensible aux malheurs d'une Reine indignement traitée, & d'avoir succombé au desir de la voir.

Cependant, c'est là ce qui lui fit perdre alors le cœur de Catheri-

ne, & ce qui le perdit lui-même ſans reſſource; tant ce qu[illegible] la bonne ou la mauvaiſe fortune des hommes, dépend des circonſtances où ils ſe trouvent.

Alphonſe ayant donc montré l'ordre qu'il avoit arraché à Paciéco, & s'étant par ce moyen fait ouvrir l'appartement où la Reine étoit gardée; il y entra, & il trouva cette Princeſſe déjà ſi changée, qu'il ne put jetter les yeux ſur elle, ſans être pénétré d'une douleur, qui ne lui permit de s'exprimer que par ſes larmes. La Reine en le voyant, changea de viſage, & la joie qu'elle fit paroître au milieu de l'affreuſe triſteſſe où elle étoit plongée, toucha encore plus Alphonſe, que n'avoit fait le changement de ſa beauté. Il ſe laiſſa tomber à ſes pieds, & lui prenant la main: » ah! Madame, lui dit-il, après avoir gardé » long-temps le ſilence; eſt-ce vous

» que je vois, & ſe peut-il faire que la
[illegible] lphonſe vous donne quel-
» que plaiſir. La Reine le regarda, &
le voyant tout en larmes, elle pleura
de ſon côté, & après avoir été long-
temps en cette état ; c'eſt bien moi,
» lui dit-elle, qui doit douter ſi c'eſt
» vous que je vois ; car enfin, par
» quel haſard êtes-vous ici !

Alphonſe ne lui cacha rien, ni des
deſſeins des conjurés, ni de la com-
miſſion de Paciéco, ni de tous les
malheurs dont elle étoit menacée ;
& après avoir long-temps délibéré
enſemble ſur les moyens de la tirer
des extrêmités où elle étoit réduite,
ils n'en trouverent point d'autre,
que d'agir auprès du Marquis de
Villéna, pour la laiſſer ſe ſauver &
s'enfuir en Portugal : & Alphonſe
oubliant les termes où il étoit avec
Catherine de Sandoval, promit à
la Reine d'agir auprès du Marquis,
& de ſe charger du ſoin de la déli-

vrer & de la conduire hors du Royaume. Il la quitta dans cette résolution, & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La premiere chose qu'il apprit en entrant chez lui, c'est que tout le monde étoit persuadé & disoit hautement, qu'il n'avoit pris la commission de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aimé. Ce bruit ne servit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit, à tâcher de persuader au Marquis de laisser sauver la Reine.

Le Marquis l'ayant écouté, & voyant combien Alphonse prenoit d'intérêt au sort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que de consentir à son évasion, & de lui en donner le soin : car, par ce moyen, d'un côté, il se délivroit dans la personne d'Alphonse, d'un homme qu'il prévoyoit bien, qui non-seulement ne serviroit jamais les

Conjurés, mais qui au contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs desseins; & de l'autre, en laissant Alphonse s'enfuir avec la Reine, il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné jusques-là, à la réputation de cette Princesse. Il dit donc à Alphonse qu'il approuvoit son dessein; & ils prirent ensemble des mesures pour le faire réussir.

Alphonse charmé de ce consentement, en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval; mais elle refusa de le voir, & ce refus pensa lui faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine, & les mesures qu'il avoit prises avec le Marquis.

Son cœur toujours également partagé entre l'amour de la Reine & celui de Catherine; ne put digérer le changement de celle-ci, & peu s'en fallut que pour regagner son esprit, il ne laissa là tout ce qu'il avoit projetté en faveur de la

Reine; car, c'eſt à de pareils retours que l'on eſt toujours expoſé, quand on eſt partagé entre deux amours.

Il écrivit à Catherine; il paſſa des heures entieres à la porte de ſa chambre, obſtiné à ne point ſe retirer qu'on ne lui ouvrît : il tâcha d'eſcalader les fenêtres, & il fit tout ce que peut faire un amant déſeſpéré, ſans que Catherine en fût touchée, & ſans qu'elle daignât lui répondre un mot.

Il n'auroit point quitté priſe, ſi le Marquis ne l'eut fait avertir qu'il commençoit à être ſuſpect aux Conjurés, & qu'on le feroit arrêter, s'il différoit plus long-temps d'exécuter le deſſein dont ils étoient convenus.

Il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre reſſource, & il aima mieux encore être utile à la Reine, s'il avoit à périr, que de périr inutilement.

Il prit tout ce qui étoit néceſſaire pour la faire ſauver ; & il n'eut pas même la conſolation, en s'engageant dans une entrepriſe qui alloit le perdre, d'y porter un cœur content : car, il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine ; & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Ayant diſpoſé toutes choſes, il alla au milieu de la nuit dans la priſon de la Reine, & l'ayant fait déguiſer en femme du peuple, il la mit dans un brancard avec la petite Princeſſe ſa fille, & une femme pour les ſervir, & il monta à cheval, ſuivi ſeulement de deux valets auſſi à cheval. En cet état ils ſortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal : triſte ſpectacle ! qui put faire voir alors à quoi ſont expoſées les places les plus élevées.

Dès que le Marquis de Villéna les

crut à une journée de Madrid, & assez loin pour n'être pas poursuivis, il prit soin de répandre par-tout, qu'Alphonse avoit enlevé la Reine ; & cette nouvelle confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princesse.

On apprit cette fuite à l'Armée du Roi ; & l'amour que Bertrand de la Cuéva avoit toujours eu pour la Reine, lui faisant voir avec chagrin qu'Alphonse étoit maître de cette Princesse ; il remontra au Roi qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne servît d'asyle à une Reine, qui, aidée des conseils d'Alphonse, pourroit donner de nouveaux prétextes à la guerre civile.

Le Roi, entiérement gouverné par la Cuéva, & qui d'ailleurs avoit autant de joie de pouvoir retirer sa femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal,

& qui à toutes ces considérations, joignit un desir secret de se venger d'Alphonse, approuva ce que la Cuéva lui dit, & il lui donna des troupes pour se mettre à la suite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à y réussir, puisqu'à mesure qu'Alphonse & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'Armée du Roi, ne pouvant prendre par ailleurs la route du Portugal, sans s'exposer à des longueurs infinies ; & d'ailleurs, leur déguisement les assuroit dans l'espérance de n'être pas reconnus.

Cependant ils le furent. La Cuéva averti par des Espions, de la route qu'ils avoient prise, se cacha dans un bois avec la troupe qui l'accompagnoit ; & Alphonse qui ne se défioit de rien, alla donner dans son embuscade.

Il voulut résister ; mais il fut bien-

tôt entouré & contraint de se rendre. On le garrota sur un cheval; & il eut le chagrin de voir que c'étoit la Cuéva qui conduisoit ce parti, & qui s'étant fait voir à la Reine, la conjura avec beaucoup de repect de souffrir qu'on l'arrachât à ses ravisseurs, pour la rendre au Roi son époux.

Jamais état ne fut plus affreux que celui où se trouva Alphonse. Il voyoit sa perte assurée; mais ce qui le touchoit le plus, étoit de voir Bertrand de la Cuéva qu'il haïssoit comme son rival, devenu maître de la Reine; & peut-être craignit-il que cette Princesse n'eut pas toujours la force de résister aux poursuites d'un homme d'autant plus entreprenant, que son amour étoit autorisé par le Roi même.

Cependant, la Reine ayant répondu à la Cuéva, qu'elle étoit prête d'aller par-tout où il lui plairoit de la

conduire; le conjura d'avoir aſſez de généroſité pour rendre la liberté à Alphonſe. La Cuéva qui vouloit plaire à cette Princeſſe, & qui ne prévoyoit pas qu'Alphonſe pût jamais devenir un rival redoutable, & qui peut-être eut aſſez de généroſité pour faire une belle action, ordonna qu'on le déliât : Alphonſe trouva quelque choſe de plus affreux encore à avoir cette obligation à ſon rival, qu'il n'en trouvoit à ſe voir entre ſes mains : » Non, Madame, » dit-il à la Reine, en voyant qu'on » le délioit, n'obligez point la Cuéva » à me rendre la liberté; & ſi vous » avez quelque pouvoir ſur ſon eſ- » prit, employez-le à obtenir qu'il » me donne la mort. Puis, adreſ- » ſant la parole à la Cuéva : Comte, » lui dit-il, tu ferois une bien plus » belle action, ſi au lieu de remettre » la Reine entre les mains de ſon ty- » ran, tu voulois avoir la gloire que

» j'ai recherchée, de la conduire dans » un Royaume où l'on ſaura rendre » juſtice à ſon mérite. » La Cuéva, au lieu de répondre, fit marcher le brancard de la Reine du côté du camp, & laiſſa Alphonſe libre, & les deux hommes qu'il avoit à ſa ſuite.

Alphonſe ſuivit long-temps des yeux le brancard, & l'ayant vu diſparoître, il alla ſe cacher dans le premier Bourg qu'il trouva, & il y paſſa la nuit, incertain du parti qu'il devoit prendre.

Ce fut alors qu'il fit réflexion aux malheurs où l'avoient expoſé tant d'infidélités qu'il avoit faites à Catherine de Sandoval; il comprit qu'il ne pouvoit plus eſpérer de voir la Reine : & quoiqu'il trouvât également du danger à retourner à Madrid, il aima mieux prendre ce parti, que de ſe jetter dans l'armée du Roi. » Je ne puis plus vivre, ſe di-

» soit-il à lui-même ; mais au moins, » puisqu'il faut que je périsse, je » dois choisir pour le lieu de ma mort, » celui où je pourrai voir encore » une personne dont la haine m'est » insupportable. » Dans ces pensées, il prit la route de Madrid, où les choses avoient bien changé de face depuis le peu de temps qu'il en étoit sorti.

Le vieux Marquis de Villéna s'y étoit déclaré amoureux de Catherine de Sandoval, soit qu'il eut dissimulé cet amour, tant qu'il avoit cru que Catherine aimoit Alphonse, soit qu'il l'eut aimée par une de ces impressions soudaines, qu'on reçoit quelquefois lorsqu'on y pense le moins. Il n'avoit pas tardé à lui déclarer son amour, & à lui faire en même temps la proposition de l'épouser. Catherine avoit demandé du temps à dessein d'éviter un mariage, qui, quelque avantageux qu'il lui

fut, ne s'accordoit pas avec la résolution qu'elle avoit prise de se retirer du monde, & de s'enfermer à Tolede dans un Monastere de Religieuses.

L'Infant Dom Alonse mourut presque en même temps: & Catherine ayant appris que la Reine avoir été enlevée, & ne doutant point qu'Alphonse ne fût entre les mains du Roi, & qu'il ne pouvoit éviter de périr; elle changea tout d'un coup la résolution qu'elle avoit prise de se retirer, & elle dit au Marquis de Villéna qu'elle étoit prête à l'épouser, pourvu qu'il voulût écouter les propositions d'un accommodement avec le Roi, & mettre entre les conditions de l'accommodement, qu'on assureroit la vie & la liberté d'Alphonse.

Le Marquis auroit peut-être eu de la peine à consentir à ces propositions, si la mort de l'Infant ne

lui eût fait voir que c'étoit pour lui une néceſſité de faire ſon accommodement avec le Roi. Il promit à Catherine tout ce qu'elle lui demanda ; & Catherine l'aſſura qu'elle étoit prête à l'épouſer.

Alphonſe arriva à Madrid ſur ces entrefaites ; & apprenant que Catherine alloit épouſer le Marquis de Villéna, & qu'elle n'avoit conſenti à ce mariage que pour lui ſauver la vie ; il eut d'abord tant d'admiration pour cette illuſtre fille, qu'il ne crut pas devoir paroître, de peur que ſa préſence ne lui fit manquer un établiſſement qui lui étoit ſi avantageux. Il ſe trouva donc aſſez généreux pour vouloir faire en cette occaſion en faveur de ſa maîtreſſe, ce que ſa maîtreſſe avoit fait tant de fois pour lui. Mais il n'avoit pas le cœur aſſez ferme pour ſoutenir long-temps une réſolution ſi oppoſée à ſon caractere. Il fit d'autres réflexions

qui combattirent sa générosité.. Il vit bien que si le Marquis épousoit Catherine, il falloit qu'il s'attendît à ne la jamais voir. Cette séparation lui parut insupportable, & sans savoir précisément ce qu'il vouloit, il alla chez le Marquis, & il apprit par-là à tout le monde qu'il étoit revenu, & que la Cuéva lui avoit rendu la liberté. » Je viens dit-il, au Mar-» quis, vous trouver, Seigneur, » pour vous apprendre que si vous » n'avez promis d'épouser Catheri-» ne de Sandoval que pour assurer » ma vie, vous êtes quitte de votre » promesse, puisque vous me voyez, » & que rien ne vous oblige main-» tenant d'achever ce mariage. Il prononça ces paroles avec tant d'aigreur, que le Marquis les prit pour une insulte, & répondant sur le même ton : » Non, non, dit-il, vos » intérêts n'ont point de part au » dessein que j'ai pris ; j'épouse Ca-

» therine, parce que je la veux épou-
» ser ; & je ne rends compte à per-
» sonne du motif de mon mariage :
» mais comme vous avez été toute
» votre vie un esprit inquiet ; il est
» bon qu'on s'assure de vous, &
» qu'on vous fasse recevoir ici les
» traitemens que vous méritez. En disant ces paroles, il ordonna qu'on se saisit d'Alphonse, & qu'on le gardât surement : mais un moment après changeant de pensée, il le fit revenir, & après lui avoir reproché son ingratitude, puisque c'étoit lui qui avoit empêché qu'on ne l'exécutât dans la prison d'où il l'avoit retiré, & ses infidélités pour Catherine, dont il avoit été plus aimé & plus estimé que ne le méritoit un homme qui avoit eu la lâcheté de lui préférer une Princesse aussi décriée que la Reine ; » Mais
» pour vous marquer, poursuivit-il,
» que je ne veux point ici me servir

» de mon autorité, je vais faire prier
» Catherine de Sandoval de décider
» elle-même sur le Mariage qui vous
» vous alarme ; car je ne ferai à cet
» égard, que ce qu'il lui plaira que
» je fasse. En achevant ces paroles, il envoya prier Catherine de vouloir bien se rendre auprès de lui. Elle avoit déjà été instruite du retour d'Alphonse, & elle fut fort inquiétée du sujet pour lequel on la mandoit. Elle arriva ; & le Marquis de Villéna ayant fait retirer tout le monde, resta seul avec elle & Alphonse.

» Il s'agit, dit-il, Madame, de
» savoir si je dois vous tenir la pa-
» role que je vous ai donnée de vous
» épouser, puisqu'on prétend que
» je n'y suis plus obligé, voyant
» qu'Alphonse n'est pas dans le dan-
» ger où nous le croyons. Je ne vous
» dissimulerai point, Seigneur, re-
» prit Catherine, que j'ai aimé

» Alphonse, & que je l'aime encore
» assez pour ne vouloir pas sa mort.
» J'ajouterai même, que l'envie
» de mettre sa vie en sureté, m'a
» fait répondre à l'honneur que
» vous m'avez proposé, & chan-
» ger la résolution de me retirer
» du monde. Mais la part que je
» prends à sa conservation, ne doit
» point vous alarmer, puisque je
» vous jure que je ne le verrai ja-
» mais; & ce n'est point l'honneur
» d'être votre épouse, ni aucune
» inconstance de mon cœur qui m'a
» changé pour lui; c'est ce que je
» me dois à moi-même après sa mau-
» vaise conduite, & la honte où il
» s'est exposé d'être cause de l'in-
» jure qu'on fait à la réputation de
» la Reine. Oui, Alphonse, lui dit-
» elle, en lui adressant la parole;
» vous êtiez assez instruit des cir-
» constances où vous avez entré chez
» cette Princesse, & vous lui deviez

» assez, pour ne pas exposer sa ré» putation par une visite si téméraire.
» Car, pour qui passez-vous dans le
» monde, après avoir donné lieu de
» croire tout ce qu'il plaît à ses en» nemis de publier contre son hon» neur? Je ne veux point vous acca» bler, & je crois que vous n'avez
» pas prévu de si honteuses suites :
» mais enfin, le mal est fait, &
» pour reconnoissance de l'amour
» que vous avez eu pour moi, vous
» devez vous contenter de l'intérêt
» que j'ai pris & que je prends en» core à votre vie : mais il faut que
» nous nous séparions pour toujours,
» & que vous ne vous souveniez de
» moi, que pour profiter des exem» ples que j'ose dire que je vous
» ai donné de l'amour le plus pur
» qui fut jamais.

A mesure que Catherine parloit, les yeux d'Alphonse se remplissoient de larmes; le Marquis de Villéna

lui-même étoit attendri, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer une si merveilleuse personne. » Les larmes » que je répands, reprit Alphonse, » en se jettant aux pieds de Catherine, vous marquent assez, Madame, que je connois toute mon » infortune : ô Dieu! se peut-il faire, » que j'aie été aimé de vous, & que » je n'aie pas connu quel trésor j'avois en vous. Seigneur, dit-il, » en parlant au Marquis, ne me » laissez point survivre à ma honte, » remettez-moi entre les mains des » Bourreaux d'où vous m'avez retiré, ,, & ôtez-vous, par ma mort, toutes les inquiétudes que vous peut ,, donnèr un amour que j'ai si peu ,, mérité. Car, que sait-on dequoi ,, je serois capable; il n'y a ni ,, entreprises, ni extrêmités, ni ,, crimes mêmes, où je ne fusse ,, prêt de consentir pour retrouver ,, le bien que j'ai perdu; & tant que

„ je vivrai, vous ne serez jamais
„ tranquille possesseur d'un cœur
„ qui a été à moi, & dont jamais
„ rien ne sauroit remplacer la perte;
„ Non, Alphonse, reprit le Mar-
„ quis, je ne serai cause ni de vo-
„ tre mort, ni de votre déses-
„ poir; il ne séra pas dit qu'à mon
„ âge je n'aie pu me rendre maître
„ de mes passions, & il ne tiendra
„ pas à moi que vous ne soyez heu-
„ reux. J'ai voulu épouser Catherine
„ de Sandoval, parce que j'ai cru
„ ne pouvoir rien faire de plus,
„ pour lui témoigner que je la dis-
„ tinguois du reste des femmes. Je
„ vois maintenant qu'il y a un moyen
„ plus glorieux encore de lui mar-
„ quer mon amour & mes distinc-
„ tions, c'est de me joindre à vous
„ pour vous aider à regagner le cœur
„ qu'elle vous avoit donné, & que
„ personne n'aura après vous. Je
„ n'ai recherché la possession de sa

„ personne, qu'autant que j'ai espéré de posséder un cœur si digne „ d'être souhaité : je ne me flatte „ plus de cette espérance, & je „ n'envisage aucun autre moyen de „ lui plaire que de vous rendre „ à elle, plus digne d'elle que vous „ n'avez été. „ Le Marquis ayant parlé de la sorte, conjura Catherine de Sandoval de ne point contraindre l'inclination qu'elle avoit toujours eu pour Alphonse, d'oublier sa mauvaise conduite, & de lui donner au moins le temps de la réparer, s'engageant de ne rien épargner de son côté pour le faire comprendre dans l'amnistie que le Roi promettoit aux Conjurés, s'ils vouloient mettre bas les armes.

Soit que la joie que Catherine eut de voir que le Marquis ne s'obstinoit point à un Mariage pour lequel elle avoit une répugnance

infinie ; ſoit que l'amour qu'elle avoit pour Alphonſe ſe reveillât ; ſoit qu'ayant pris la réſolution de ſe retirer du monde, elle crut devoir diſſimuler : elle parut avoir pour la généroſité du Marquis toute la reconnoiſſance qu'elle méritoit, & donner à Alphonſe les eſpérances dont le Marquis vouloit le flatter, pourvu qu'il réparât ſa mauvaiſe conduite, en redevenant également fidele, & au Roi & à ſa maîtreſſe.

Alphonſe ſe jetta vingt fois à ſes pieds & à ceux du Marquis, & il crut encore à ce moment avoir abſolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'une autre amour que de celui de Catherine.

Le Marquis de Villéna qui comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand homme, s'étant rendu maître de ſon amour, ne penſa plus

plus qu'à rendre le repos à la Castille : & il fit bien paroître qu'il n'avoit point eu d'autre vue, en prenant les armes, que d'assurer le repos, puisque dès que l'Archevêque de Seville lui vint faire de la part du Roi, des propositions d'un accommodement avantageux à l'Etat, il l'écouta.

Soit qu'il fut persuadé que la fille de la Reine ne fut pas fille du Roi; soit qu'il comprit qu'il étoit nécessaire pour la gloire de l'Espagne que l'Infante Isabelle régnât : il ne voulut jamais entendre à aucun accommodement, qu'à condition qu'Isabelle seroit déclarée seule héritiere du Roi son frere, que la Reine & sa fille seroient renvoyées en Portugal, & que Bertrand de là Cuéva seroit éloigné.

Le Roi consentit à ces trois conditions; & le Traité ayant été signé,

on prêta de nouveau le ferment au Roi ; & la Princeffe Ifabelle fut folemnellement reconnue pour héritiere de Caftille.

Le Roi qui avoit lieu d'être peu attaché à la Reine pour toutes les raifons qu'on a pu voir, n'eut aucune peine à confentir à fon éloignement, & il ne fut touché que de celui de Bertrand de la Cuéva ; mais il fallut diffimuler : & après avoir protefté à la Cuéva qu'il ne feroit pas long-temps fans le rappeller, il lui donna la commiffion de conduire la Reine en Portugal, & d'y refter jufqu'à ce qu'il fût affez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le Traité les intérêts d'Alphonfe, & le Roi contraint de diffimuler, confentit à le voir, & parut trouver bon qu'il époufât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alphonſe avoit ſu profiter des circonſtances, il n'auroit tenu qu'à lui, & de poſſéder ſa maîtreſſe & d'aſſurer ſa fortune. L'Infante Iſabelle, qui, par les conſeils du Marquis de Villéna, avoit preſque toute l'autorité dans le Conſeil du Roi, vouloit qu'on donnât à Alphonſe la principale charge dont on avoit dépouillé la Cuéva, qui étoit la grande Maîtriſe de Saint Jacques; & Catherine de Sandoval n'étoit point aſſez changée, pour avoir de la peine à l'épouſer.

Tout ſembloit donc lui être favorable; & il eſt ſurprenant qu'après tant d'expériences & de malheurs, il n'eut pas plus de fermeté qu'il en eut, pour réſiſter au ſeul obſtacle, qui s'étoit juſques-là, toujours oppoſé à ſon bonheur.

Mais ayant appris tout le détail de ce qui s'étoit paſſé, après que la Cuéva eut enlevé la Reine; &

voyant de plus que ce rival, tout banni qu'il étoit, avoit la commiſſion de conduire cette Princeſſe, & de reſter avec elle en Portugal: il ſentit renaître ſes anciennes jaloufies, & le vain bonheur de la Cuéva lui parut préférable à tout ce qu'on lui deſtinoit de ſolide à la Cour.

Cependant, s'il avoit voulu y faire réflexion, tout ce qui étoit arrivé depuis que la Reine avoit été conduite à l'armée du Roi, auroit dû lui ſervir de motif pour profiter de ſa fortune ; mais il eſt rare qu'un homme qui n'a pas ſu ſe rendre maître d'une paſſion, ait un juſte diſcernement des choſes qui méritent ſon attachement ou ſon indifférence. Il ſuit ce qui le frappe le plus ; & toujours dans l'agitation, ce qui lui ſervoit de regle aujourd'hui, le dérange demain. C'eſt là ce qui arriva à Al-

phonſe; car, pour reprendre les choſes de plus haut, dès que Bertrand de la Cuéva eut conduit la Reine au camp, & qu'il eut été rendre compte du ſuccès de cet enlevement, le Roi fut embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre. „ Verrai-je, diſoit-il à la Cuéva, „ une femme qui a eu le front de „ me dire qu'elle étoit la femme „ d'Alphonſe, & qui depuis a eu „ avec lui, toutes les manieres qui „ l'ont décriée parmi les Conju- „ rés. „ Si la Cuéva avoit eu un peu de délicateſſe, il auroit aiſément donné au Roi, le conſeil qui convenoit, & à ſa gloire & à l'état de ſa fortune. Et il n'y a point de doute que ce Prince, qui ne pouvoit aimer la Reine, & qui voyoit qu'on ne conſpiroit que pour la faire bannir, auroit également trouvé du côté de ſa gloire & de ſon intérêt, des raiſons, non-ſeu-

lement de ne le point voir, mais aussi de la chasser. Cependant Bertrand de la Cuéva étoit amoureux de cette Princesse, & cet amant, semblable à ceux qui ont la vanité de vouloir passer pour heureux dans leurs amours, étoit ravi qu'on le crut pere de la fille dont elle étoit accouchée. Il savoit pourtant bien que c'étoit Alphonse, & il ne pouvoit douter que ce rival ne fut aimé de la Reine : les derniers bruits qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princesse, le devoient confirmer encore dans cette pensée : & tout cela auroit dû lui servir pour l'engager & à fuir la Reine, & à désabuser le public de l'opinion où l'on étoit touchant ses amours avec elle. Mais la Cuéva étoit aussi rempli de vanité que d'amour : & si l'on a vu dans Alphonse les travers d'un amour sans conduite ; on peut

voir auſſi dans la Cuéva, le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit qu'on le crut bien avec la Reine : & pour marquer qu'il y prenoit intérêt, il demanda la commiſſion de la retirer des mains d'Alphonſe, & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fut arrivée au Camp. Il prit d'abord pour prétexte de ſes viſites fréquentes, le ſoin de lui rendre compte des diſpoſitions du Roi à ſon égard ; mais en effet, il ne lui parla que de ſon amour. La Reine qui n'étoit pas aſſez maîtreſſe, pour laiſſer agir le mépris qu'elle avoit pour lui, fit ſemblant de l'écouter. Cette complaiſance l'enhardit juſqu'à oſer lui propoſer le même deſſein qu'il avoit déjà eu, de lui faire donner un ſecond enfant au Roi de Caſtille. » J'aurai ſoin, lui

» disoit-il, que le Roi vous voie;
» & vous avez intérêt de faire
» croire en devenant dans ces cir-
» constances, mere d'un second en-
» fant, que le Roi est le pere du
» premier.

Personne ne lira cette Histoire, qui ne soit touché du malheur d'une Princesse exposée à de si violentes propositions; mais telle fut la Reine Jeanne de Portugal, dont nous parlons : ayant de la vertu, elle vécut sans qu'on la crut vertueuse, & chacun sous le regne d'Isabelle, prenant plaisir à la déchirer, en inventa & en répandit mille honteuses calomnies.

Cependant, elle n'avoit pourtant à se reprocher que ce malheur, d'être femme d'un homme qui ne pouvoit être son mari; & d'avoir aimé un amant qu'elle avoit trouvé aimable; & c'est ce qui doit faire voir que la réputation de la

vertu dépend quelquefois plus des circonſtances, que de la vertu même.

La Reine ſe défendoit du mieux qu'elle pouvoit des pourſuites de la Cuéva, quand le Conſeil du Roi obligea ce Prince à faire les propoſitions de l'accommodement dont nous avons parlé : & la premiere choſe que fit la Reine, ſe voyant la victime de cette Paix, fut d'écrire à Alphonſe; & après lui avoir rendu compte de tout ce qui regardoit l'amour de la Cuéva, elle finiſſoit en lui diſant, qu'il ne devoit pas la laiſſer entre les mains de ſon rival, & que s'il avoit pour elle tout l'amour dont il l'avoit flattée, il ne tarderoit pas à la ſuivre en Portugal, où ils pourtoient faire enfin leur mariage, en apprenant à toute la terre, que le Roi de Caſtille n'avoit pu être ſon époux.

Alphonſe reçut cette lettre dans le temps que l'Infante l'avoit choiſi pour la grande Maîtriſe, & que Catherine de Sandoval ne pouvoit preſque plus ſe défendre de l'épouſer ; cette funeſte lettre acheva ſa perte.

Il ne crut pas qu'il lui fut permis d'abandonner cette Reine ; il fut outré de l'inſolence de la Cuéva ; & peut-être ſe flatta-t-il qu'il y auroit plus de gloire à épouſer une Reine, qu'une amante qui n'avoit nulle autre diſtinction plus grande, que ſa fidélité.

Etant donc réſolu de faire ce que la Reine lui mandoit, il oſa en parler à Catherine de Sandoval ; à la vérité, il ne lui dit pas que ſon deſſein étoit d'épouſer cette Reine ; il lui dit ſimplement qu'il vouloit aller tuer la Cuéva.

Catherine lui voyant une réſolution à laquelle elle s'attendoit ſi

peu, crut ſentir éteindre le reſte d'amour qu'elle avoit encore pour lui. Elle ſe contenta de lui démander froidement s'il étoit devenu fou : & voyant bien qu'elle avoit trop differé à prendre ſon parti avec un homme ſur lequel il y avoit ſi peu de fonds à faire; elle le quittat, & elle alla diſpoſer tout pour exécuter le deſſein qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe à Tolede.

Elle ne communiqua ce deſſein qu'à la jeune Marquiſe de Villéna, encore même ne lui en fit-elle la confidence que ſur le point de ſon départ. Elle ne put, en lui découvrant cette réſolution, s'empêcher de ſe plaindre d'Alphonſe, & de rendre compte à ſon amie, du deſſein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquiſe qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le deſſein où elle

étoit de se retirer, n'étoit causé que par l'inconstance d'Alphonse, avertit cet amant de ce qui se passoit, & elle lui dit en termes les plus touchans qu'elle put imaginer, que cette généreuse amante ne pouvant soutenir tous les chagrins qu'il lui donnoit, alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce discours fit sur le cœur de cet amant, tout l'effet que la Marquise avoit souhaité; & Alphonse n'eut pas plus de force pour se défendre de l'amour qui le rentraîna en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour résister à celui qui l'appelloit vers la Reine, ainsi sacrifiant toujours ses intérêts à la derniere passion qui faisoit le plus d'impression sur son cœur, il différa son départ, & il ne chercha plus qu'à voir Catherine de Sandoval, & à la détourner de son dessein.

Cependant, il avoit pris des mesures pour se rendre en Portugal, qui avoient été découvertes, & qui le faisoient passer pour criminel dans le Conseil du Roi : car voulant cacher le véritable motif qui lui faisoit chercher la Reine, il avez dit assez hautement qu'il étoit honteux au Roi & au Royaume de Castille, d'avoir chassé cette Reine : & il avoit même tâché d'inspirer à quelques gens du Conseil, le desir de la rappeller. Ce dessein étoit une espece de crime de leze-Majesté dans le gouvernement présent, qui avoit déféré toute l'autorité à Isabelle : & cette Princesse apprenant qu'Alphonse dans le temps qu'il étoit comblé de ses graces, formoit des desseins si contraires à ses intérêts, fut la premiere à dire au Roi, que jamais il n'auroit de repos qu'il ne se fut défait de lui. Le Roi qui avoit tant

d'autres raiſons de ſouhaiter la mort d'Alphonſe, la jura à ſa ſœur, & donna ſes ordres pour le faire arrêter.

Alphonſe en fut averti, & il auroit eu le temps de ſe ſauver, s'il avoit pu ſe réſoudre à laiſſer Catherine de Sandoval exécuter le deſſein de s'enfermer à Tolede. Il préféra donc le ſoin de détourner cette illuſtre fille, d'une réſolution ſi violente, à celui de ſa propre vie; ou plutôt il ne délibéra point, & toutes ſes penſées le porterent vers Catherine.

Elle étoit déjà partie; & Alphonſe qui s'étoit mis à la ſuivre, ne la joignit qu'à Tolede. Il lui fit paroître tant de repentir de ſa conduite paſſée, & lui donna tant d'aſſurance d'une fidélité inviolable, qu'elle commençoit à voir chanceler la réſolution de ſe faire Religieuſe, quand on vint arrêter Al-

phonſe de la part du Roi.

Il vit bien qu'il étoit perdu, & que le Roi, qui l'avoit toujours haï, ne laiſſeroit pas échapper cette occaſion de le perdre. Il pria celui qui l'arrêtoit, de lui permettre de voir Catherine de Sandoval, & en ayant obtenu la permiſſion, il lui dit adieu, perſuadé qu'il ne la reverroit jamais, & la conjurant, au lieu de ſe faire Religieuſe, d'épouſer le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut ſi touchant, & Catherine fut ſi perſuadée qu'on alloit le faire mourir, que ſon amour ſe renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les ſujets qu'elle avoit eu de ſe plaindre de lui, pour ne plus penſer qu'à aller ſolliciter ſa grace.

En effet, elle ſavoit bien qu'elle étoit la cauſe innocente de ce qu'Alphonſe avoit été arrêté, & qu'il

auroit pu prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la ſuivre à Tolede.

Elle reprit donc pour lui, non-ſeulement tout l'amour, mais encore toute l'eſtime qu'elle en avoit eue ; & le dernier ſacrifice de ſon amant, effaça toutes ſes infidélités & tous ſes crimes.

Elle retourna à Madrid pendant qu'on conduiſoit Alphonſe à Médina del Campo.

Le Roi avoit une autre maîtreſſe, nommée Dona Béatrice de Guiomar, & il ne voulut jamais, ni voir ni écouter Catherine ſur le ſujet d'Alphonſe. La Marquiſe de Villéna, qui s'accuſoit de ſon côté d'être cauſe de ſa perte, par l'avis qu'elle lui avoit donné de la retraite de Catherine, employa pour lui tout le crédit qu'elle avoit, & auprès de l'Infante Iſabelle, & ſur l'eſprit de ſon beau-pere ; mais ce

fut inutilement, & Alphonſe fut condamné comme criminel de leze-Majeſté, ſans qu'on fit aucun détail de ſon crime.

Il ne reſta plus d'autre eſpérance à Catherine, que de faire propoſer ſon mariage avec le Marquis de Villéna ; & elle tenta toutes les manieres honnêtes qu'elle put employer pour lui en faire reprendre le deſſein. Le Marquis lui répondit qu'il admiroit ſon courage & ſa fidélité : mais qu'il n'étoit plus en termes où il put penſer à ce mariage, qui d'ailleurs ne ſerviroit de rien pour ſauver Alphonſe, par la réſolution où il voyoit le Roi de le faire périr. Il ne reſta donc à Catherine, que ſon déſeſpoir & ſes larmes.

Cependant on s'aviſa, par le Conſeil de l'Infante qui vouloit s'aſſurer la Couronne, de faire propoſer à Alphonſe ſa grace & ſa liber-

té, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit lui qui étoit Pere de la fille qu'elle avoit.

On choisit Catherine de Sandoval pour aller lui faire cette proposition ; mais cette vertueuse fille refusa de s'en charger, aimant mieux que son amant pérît, que de lui faire avoir la vie par un aveu qui deshonoreroit la Reine. Elle fit même quelque chose de plus ; car, craignant que cette proposition ne lui fut faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alphonse à l'aveu qu'on exigeoit de lui, elle trouva le moyen de lui écrire, & de le conjurer de mourir plutôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alphonse reçut la lettre de Catherine, presque en même-temps que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla lui faire cette pro-

